VIVRE

REVUE DE DEFENSE
DE LA PERSONNALITE
ET DE LA DIGNITE HUMAINES

SECRETARIAT
Château d'Aigremont (S.-et-O.) - Téléph. 8

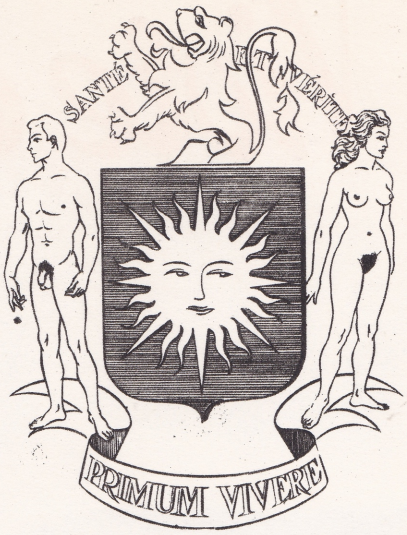
●

TARIFS DES ABONNEMENTS
(pour une série de 6 numéros)

France ..... 1 750 fr
Canada et Luxembourg ..... 2 134 fr
Etranger ..... 2 494 fr.

En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 30 francs en timbres-poste.



Reproduction interdite des textes et des illustrations

D'ABORD !

FONDEE EN 1926

Directeur
KIENNE DE MONGEOT

●

PARIS. - Ch. Post.: Ed. de Vivre 896-09
BRUXELLES. - C. P.: Ed. de Vivre 350-709
R.C. Versailles 74.209 - N° 1, O.P. 11.0009

« C'est le développement de la personnalité humaine qui est le but suprême de la civilisation. »

Dr A. CARREL

COMITÉ DE PATRONAGE

IN MEMORIAM

Emile BAES, artiste peintre, membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Institut.
Dr E. BOURGOIN, ex-stomatologiste, assistant des Hôpitaux de Paris.
Dr DARTIGUES, président-fondateur de l'Union médicale latine.
Dr DYE, de l'Institut de médecine coloniale de Paris.
Pierre FROUMENT, biologiste.
Gabriel GOBRON, homme de lettres.
Marcel HERVIEU, ex-rédacteur de *Je sais tout* et de *Vivre d'abord !*
Pasteur Henri HUCHET, M.P.C.
KERSTENS, lieutenant général de l'Armée belge.
Lucien LE FOYER, ancien député de Paris, vice-président du Bureau international de la Paix et président du Conseil national de la Paix.
Dr LAIGNEL-LAVASTINE, professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
Marc LANVAL, docteur ès sciences sociales (U.L.B.)
Fernand LÉGER, artiste peintre.
Dr LEGRAIN, médecin en chef honoraire des Asiles d'aliénés, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique.
Dr H. de MARVILLE, ex-chirurgien-chef de l'Hôpital de San-Francisco.
Henri NADEL, inspecteur général des Bibliothèques.
Dr PATHAULT, ancien interne des Hôpitaux de Paris.
Gaston RICHARD, professeur honoraire de Sociologie à l'Université de Bordeaux, président d'honneur de l'Institut international de Sociologie.
Pr Charles RICHET, membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Institut (ancien président du M.S.V.)
Dr Robert SOREL, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ex-chirurgien des Hôpitaux du Havre.
Dr G. SIMIONESCO, médecin chef du Dispensaire Marie-de-Roumanie, secrétaire général de la Société internationale de recherches contre la Tuberculose et le Cancer.
Dr Paul VIGNÉ-D'OCTON, homme de lettres, ancien député.
Maurice de WALEFFE, secrétaire général de la Presse latine.

Dr Johan ALMKVIST, professeur à la Faculté de Médecine de Stockholm.
Dr ARAMA-MICHEL, professeur à l'Ecole de Chirurgie dentaire.
Dr Géo BELTRAMI, professeur à l'Ecole de Médecine de Marseille, docteur en Droit.
Dr Paul BLUM, ancien chef de clinique de la Faculté, médecin assistant de l'Hopital Saint-Louis.
Dr Maurice BONNARD, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr Jules BOUCHEZ, ex-interne des Hôpitaux.
Dr BRAUN, ex-médecin de l'Hôpital français de Londres.
Dr André BRUNEL.
Dr CHERCHÈVE, stomatologiste.
Dr J. CLAIR, médecin-chef du Sanatorium de Sylvabelle.
Dr Marius DUMESNIL.
Dr ESTÈVE, publiciste médical.
Dr FAUVEL, directeur de l'Institut d'autosuggestion de Paris.
Dr Ch. GUILBERT, anc. chef de laboratoire des Hôpitaux de Paris.
Dr Norman HAIRE, Ch., M. M., président de *Sex Education Society*, Londres.
Dr HERSCOVICI, membre de la Commission d'hygiène du Département de la Seine, correspondant national de la Société d'Anatomie comparée.
Dr LAURENS, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr Gaston LAURET, chirurgien, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr Raymond LÉVY, dermatologiste des Hôpitaux.
Dr Pierre MÉNARD, professeur à l'Ecole de Psychologie.
Dr L. OSSEDAT, médecin stomatologiste, ancien externe des Hôpitaux de Clermond-Ferrand.
Dr PASSARINI, médecin en colonisation.
Dr PIGEANNE, externe des Hôpitaux de Bordeaux.
Dr Théo ROUX DE LAROQUE, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr P. RUSSO, docteur ès sciences naturelles, ingénieur hydro-géologue.
Dr SCHMIDTT, docteur ès sciences physiques.
Dr G. SIAUVE-EVAUSY, ex-interne des Hôpitaux, ex-chef de Clinique, chirurgien de la Faculté de Lille.
Dr Pierre VACHET.
Dr Marcel VIARD, professeur à l'Ecole supérieure d'Anthropobiologie.

PERSONNALITÉS

René ARBURGER, amiral, ingénieur mécanicien général de la Marine.
L. BARQUISSEAU, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
Lucien BLOCH-LARROQUE, attaché au Centre de Psychiatrie.
Charles-Auguste BONTEMPS, homme de lettres, journaliste, orateur, ex-rédacteur en chef de *Vivre d'abord !*
Victor BOUIN, président de l'Association internationale de la Presse sportive, président d'honneur de la Presse sportive belge.
Georges BOUSSENOT, ancien ministre, ancien député de La Réunion, délégué de l'Union française, président d'honneur du Sydicat de la Presse coloniale française.
Félix CHEVRIER, vice-président de l'Association professionnelle de la Presse républicaine, président d'honneur de l'Union fraternelle des Vosgiens de Paris.
Henri CHOMET, directeur de *La Revue du Centre*.
F.-H. DISSEN, secrétaire de la revue hollandaise *De Zonnewijzer*.
Comte d'ESPÉE DE LA HIRE (Jean de La Hire), homme de lettres.
Ed. FANKHAUSER, directeur de la revue suisse *Die Neue Zeit*.
André de FOUQUIÈRES.
Justin GODART, ancien ministre, membre de l'Académie de Médecine.
S. A. le prince de KAPURTHALA.
Gérard de LACAZE-DUTHIERS, homme de lettres, grand-prix de l'Académie française.
Albert LECOCQ, président du « Club du Soleil ».
Commandant Yves LE PRIEUR, de l'Académie de Marine.
Jean LETORT, avocat, rédacteur en chef des *Archives du Droit médical*.
Commandant MAGNIER, ancien capitaine de vaisseau.
MALKOVSKY, professeur de rythmique.
Yves MONTEL, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
E. MOSSÉ, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
Pierre PRUVOST, professeur à l'Université de Lille.
André de RICHAUD, homme de lettres.
Louis-Charles ROYER, homme de lettres.
Arsène ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel d'Alger.
Théodore VALENSI, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

T338 M=45/385

ÉDITORIAL

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS

par KIENNÉ DE MONGEOT

Dédié à M. Paul REBOUX en hommage d'admiration pour son courage aussi grand que son talent.

J'AVAIS un jardinier, parfait ouvrier. Il m'a quitté en me disant : « Vous avez été très gentil pour moi, mais je vous ai rendu des services ». C'est exact. Seulement, à 8 heures du matin, il m'informait qu'à 16 heures il cesserait d'être à mon service...

Lorsque je prends la parole en public, je constate que la majorité des orateurs, savants, littérateurs, hommes politiques, etc., dédaignent de dire, en s'adressant à l'auditoire : « Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs...

Un adhérent du Sparta-Club, descendant d'un grand seigneur, maréchal de France sous le règne de Louis XIV, reçoit une lettre l'informant que sa cotisation est expirée et lui rappelant qu'il lui reste devoir quelques frais de séjour. Il ne répond pas... Voilà un « Monsieur » qui porte un nom trop lourd pour ses épaules.

Un jeune homme actuellement directeur technique d'une usine put faire ses études grâce au prêt d'honneur qui lui fut accordé. « Il vous faut rembourser ce prêt », lui dis-je. — « Mais, me répondit-il, je n'y suis pas obligé »...

Une grande malade, cardiaque, prend rendez-vous avec un médecin qui l'avait déjà examinée, qui la connaissait donc. N'habitant pas Paris, elle arrivé au rendez-vous dix minutes après l'heure fixée. Le médecin ne l'avait pas attendue !... Il habite, ce médecin qui ne sait pas que sa profession est un sacerdoce, au troisième étage dans une maison sans ascenseur !

Je pourrais multiplier de telles constatations. Ce serait sans intérêt, me diriez-vous. Telle n'est pas mon opinion. En effet, cette mentalité, qui règne dans toutes les classes de la société, démontre un manque total de conscience, un déséquilibre, une dépravation des mœurs, une déchéance de ce que fut la civilisation.

Il y a une dévalorisation de la moralité vraie, une amoralité certaine — **ce qui est plus grave qu'une immoralité,** — une indiscipline imbécile, une négation de la hiérarchie dans la vie sociale actuelle où les idéaux et la conscience de la dignité humaine s'étiolent au fur et à mesure que la prétention des individus se développe.

Ces mœurs ne sont pas seulement celles des simples citoyens, elles sont celles aussi de nos classes dirigeantes. C'est ce qui est grave. D'ailleurs l'exemple vient toujours de haut et si nous avons les dirigeants que nous méritons, eux ont les citoyens qu'ils éduquent.

⁂

J'entendais dernièrement une discussion entre un ministre plénipotentiaire, un industriel et un commerçant. Ces trois personnages pensaient que, grâce au progrès et à la machine, le travail humain pourrait être supprimé ou presque. Comment peut-on oublier que le travail n'est pas seulement ce qui permet à l'homme de gagner sa vie mais aussi ce qui l'ennoblit ! Et que ferait les gens de notre temps dépourvus d'idéal spirituel, n'ayant, pour la plupart, que de vulgaires appétits matériels et n'étant même pas animés de désirs de luxe, de beauté et de raffinement ? Je fis cette remarque. Il me fut répondu : « La masse serait éduquée. » Eduquée ? Par qui ? Où sont les maîtres ?

Là encore il faut bien reconnaître que c'est le travail qui est la véritable éducation, non pas seulement du peuple, mais bien de tout le monde.

Enfin, quelles que soient les opinions métaphysiques que l'on professe on est bien obligé de constater en étudiant l'histoire de l'humanité que toutes les civilisations ont été créées par les religions auxquelles sont dues, en majeure partie, les arts et leur splendide épanouissement; les arts inspirés par l'amour de la perfection divine et aussi par les merveilles de la nature. N'oublions pas que dans la Grèce antique, le jeune citoyen accomplissait des efforts pour ressembler à ses dieux.

Quels sont les idéaux et où sont les modèles que l'on offre aux jeunes générations du XX^e^ siècle ?

Dans une très belle revue d'enseignement d'arts anciens et modernes, sont reproduits des tableaux d'un artiste **non-figuratif.** Sous chaque reproduction des œuvres de ce peintre se trouve — fort heureusement — une longue légende explicative et admirative. C'est affolant ! Le rédacteur entend nous faire partager les émotions qui ont guidé le pinceau du maître qui a représenté **La passion de Jésus-Christ** en maigres traits verticaux et horizontaux. Tout simplement. C'est de la folie furieuse. Ce qui est grave, c'est que cette folie vient d'être couronnée !

M. André Siegfried, de l'Académie française, a consacré un article au cinérama. Il admire que l'on puisse, confortablement installé dans un fauteuil, parcourir le monde, contempler des sites inconnus et merveilleux en ressentant tous les risques auxquels se sont exposés les opérateurs cinématographiques. En fait, il n'est plus nécessaire de voyager. Il n'a peut-être jamais été très nécessaire de faire de longs voyages pour ceux qui savent regarder et voir.

J'écrivais, il y a fort longtemps, que le but de l'homme moderne semble être de pouvoir mettre dans le berceau de son enfant toute une série de boutons qui lui permettraient de vivre, de connaître tout de l'existence sans avoir à prendre la peine de quitter son nid de petit d'animal supérieur.

Est-ce que le véritable progrès, comme le pensait le docteur Alexis Carrel, un des très rares grands hommes de notre époque avec Gandhi, ne devrait pas consister à développer toutes les facultés humaines ce qui ne peut se faire sans constants efforts et sans une certaine souffrance qui fortifie et élève l'esprit ? Le progrès, tel que nous le concevons, ce progrès qui reste étranger à la nature intime de l'être, ne contribue-t-il pas à son amoindrissement justement parce qu'il le prive, je dis bien le prive, d'avoir à lutter sans cesse ?

Enfin, et je me répète depuis trente ans, nous ne pouvons vivre normalement, harmonieusement qu'en respectant les lois immuables de la nature, ce que nous enseignent et nous conseillent sagement toutes les philosophies religieuses, et que, quoi que nous fassions, nous ne sortirons jamais de notre humble et magnifique condition humaine. L'oubli de cette vérité est une des causes du chaos dans lequel nous vivons.

⁂

Parce que nous crevons le mur du son, parce que nous utilisons l'atome, nous nous croyons des demi-dieux.

La reconnaissance et l'acceptation de ce que nous sommes véritablement seraient notre puissance.

Pour que le progrès soit bon et fécond, il faut que nous lui soyons supérieur, que nous le dominions. Etant capables de le dominer, nous l'humaniserions.

Ce sera une belle et salutaire révolution que celle qui dressera les hommes contre leur nouveau et implacable tyran : le progrès non asservi à leurs besoins naturels et à leurs aspirations les plus élevées.

⁂

« La science va-t-elle changer l'homme ? » se demande M. Jean Rostand. « Tous centenaires... Tous intelligents... Garçons ou filles à volonté... Des enfants sans père... Est-ce l'humanité de demain ? »

Laissons la science omnipotente, cette nouvelle divinité devant laquelle nous nous prosternons avec une foi aveugle mais sans amour, et puisse la sagesse nous faire souhaiter que l'humanité de demain redonne à l'**intelligence** la primauté sur l'**instruction,** au **bon sens** sur l'**intelligence,** à la **conscience** sur l'**orgueil,** à la **justice** sur l'inconcevable **égalité,** à l'**élite** sur la **masse** et à l'**esprit** sur la **matière.**

⁂

Il y eut la civilisation Ronsard.

Nous avons la civilisation Picasso.

LA NUDITÉ A TRAVERS LES AGES

PAR HENRI NADEL

On comprend mieux la violence de cette apostrophe si l'on se rappelle que la femme est soumise à de nombreux tabous, dont on trouve trace dans la Bible. Le Lévitique déclare qu'une femme qui enfante un garçon est impure pendant sept jours; pendant deux semaines, si elle accouche d'une fille (1). La femme qui a son flux menstruel est impure au même titre que l'homme atteint de gonorrhée (2).

Ce qui prouve encore qu'il s'agit d'une survivance du tabou, c'est que l'Eglise, tout en prescrivant de cacher les organes de la génération, reconnaît implicitement leur caractère sacré.

Ainsi le Concile de Nicée (3) (an 325) interdit de promouvoir les eunuques. Décision qui se légitimerait aujourd'hui par l'influence des glandes génitales sur le développement intellectuel, mais que la science du IVe siècle ne pouvait susciter.

Toutefois, les tendances barbares dont nous venons de parler n'auraient pu se développer si elles n'avaient rencontré un milieu favorable.

Or, nous avons noté que la civilisation romaine était en pleine décadence. Trop souvent les thermes étaient devenus des lieux de débauche et la nudité, quoiqu'elle ne fût responsable de ce fait, s'en trouva définitivement compromise aux yeux des gens qui la tenaient déjà pour suspecte. Clément d'Alexandrie (fin du IIe siècle), Tertullien et saint Cyprien (IIIe), les constitutions apostoliques du IVe siècle et le Concile de Laodicée, en 364 (4), défendent aux chrétiens de se baigner avec les femmes. Clément d'Alexandrie reproche à celles-ci de se montrer nues dans les bains publics et même de se mettre à nu chez elles.

D'autre part, l'ascétisme prit alors un développement extraordinaire. A vrai dire, il n'implique point essentiellement l'horreur de la nudité. Les ascètes de l'Inde disaient à Marco-Polo (5) : « Nous allons nus parce que nous sommes venus en ce monde nus et sans vêtements. » De même chez les Esséniens, la nudité était associée au baptême, que l'on répétait au moins trois fois par jour (6).

Mais les Romains recherchant le bain comme un plaisir, ne pas se baigner était une mortification au même titre que se priver de viande et des richesses. Idéal, hélas ! trop accessible, et que le monachisme devait souvent atteindre. Dès la fin du IVe siècle, il existait dans la haute Thébaïde un monastère de cent religieuses qui ne se lavaient jamais les pieds (7). Sainte Paule disait à ses nonnes que « la pureté du corps et des vêtements entraînait l'impureté de l'âme ». Et saint Jérôme rapporte cette phrase avec éloge (8). Ainsi, en même temps que la pudeur, la crasse devenait une vertu.

S'il était encore besoin d'une nouvelle preuve pour démontrer que la réprobation de la nudité n'est point d'origine chrétienne, nous la trouverions dans ce fait que les plus rudes attaques contre le nu émanent d'hérétiques.

Vers la fin du IIe siècle, en effet, on assiste à un pullulement d'hérésies qui regardent la matière comme la cause de tout mal. Montanus, Saturnius, Marcion, Tatien, exaltent la virginité. Au créateur qui a dit : « Croissez et multipliez », Marcion oppose un « dieu bon » qui interdit toute relation sexuelle. Naassènes, Pérates, Séthiens, Manichéens, recommandent pareillement le célibat (9). Loin d'être chrétiennes, ces doctrines sont plus ou moins entachées de dualisme, conception du monde que l'on retrouve chez les Perses, qui admettaient un principe du mal, Ahriman, en lutte avec Ormuzd, dieu de la lumière. L'Eglise condamna ces sectes qui disparurent grâce à l'appui du bras séculier, mais il est plus facile de triompher d'une doctrine que de sa morale. Non seulement une partie des ouvrages de Tertullien, et notamment le traité « De virginibus velandis », sont montanistes, mais la haine et le mépris de la chair s'infiltrent dans les œuvres des Pères de l'Eglise. Pour saint Jérôme, le corps féminin n'est que « cendre, foin et immonde excrément, produit d'une vilaine semence » (10).

Le mariage lui-même, quoique sacrement, paraît suspect. Saint Jérôme le regarde comme une conséquence du péché originel et pense que, sans la faute, Dieu aurait pourvu autrement à la propagation de l'espèce (11). De fait, c'est au IVe siècle que les Conciles d'Elvire, puis de Néo-Césarée, interdisent aux clercs de se marier, et c'est alors que le monachisme s'étend.

En résumé, grâce à la barbarie renaissante, une sorte de folie mystique se développa qui ne tendait à rien moins qu'à l'extinction du genre humain. L'Eglise freina autant qu'elle put, mais, envahie elle-même par des « barbares », elle accepta la condamnation de la nudité. La conséquence, c'est que pendant des siècles, le nu, œuvre de Dieu, dit la Bible, mais du dieu mauvais, corrigent les hérétiques, devait être considéré comme immoral.

Faits symptômatiques : nous avons vu que le culte phallique, qui avait aidé les hommes à se libérer du tabou, était depuis longtemps en décadence. On voulut en supprimer jusqu'aux derniers vestiges, et l'évêque Théophile, aidé par ses moines, y réussit en Egypte, l'an 389, avec la permission de l'empereur Théodose (12).

---

(1) « Lévitique », XIII.
(2) Id., XV.
(3) Concile de Nicée, can. I.
(4) Concile de Laodicée, canon 30e.
(5) Marco Polo, « Relation ». De la province de Laos.
(6) Cf. Ferrière, « Les apôtres ».
(7) Fleury, « Hist. ecclés. », V. I; XX, ch. 9.
(8) Jérôme, « Ad Eustochium virginem ».
(9) Cf. Hippolyte de Rome, « Philosophumena » (Rieder).
(10) Jérôme, « Reg. monach ».
(11) Jérôme, « Ad Eustochium », ép. 22.
(12) Cf. Dulaure, op. cit.

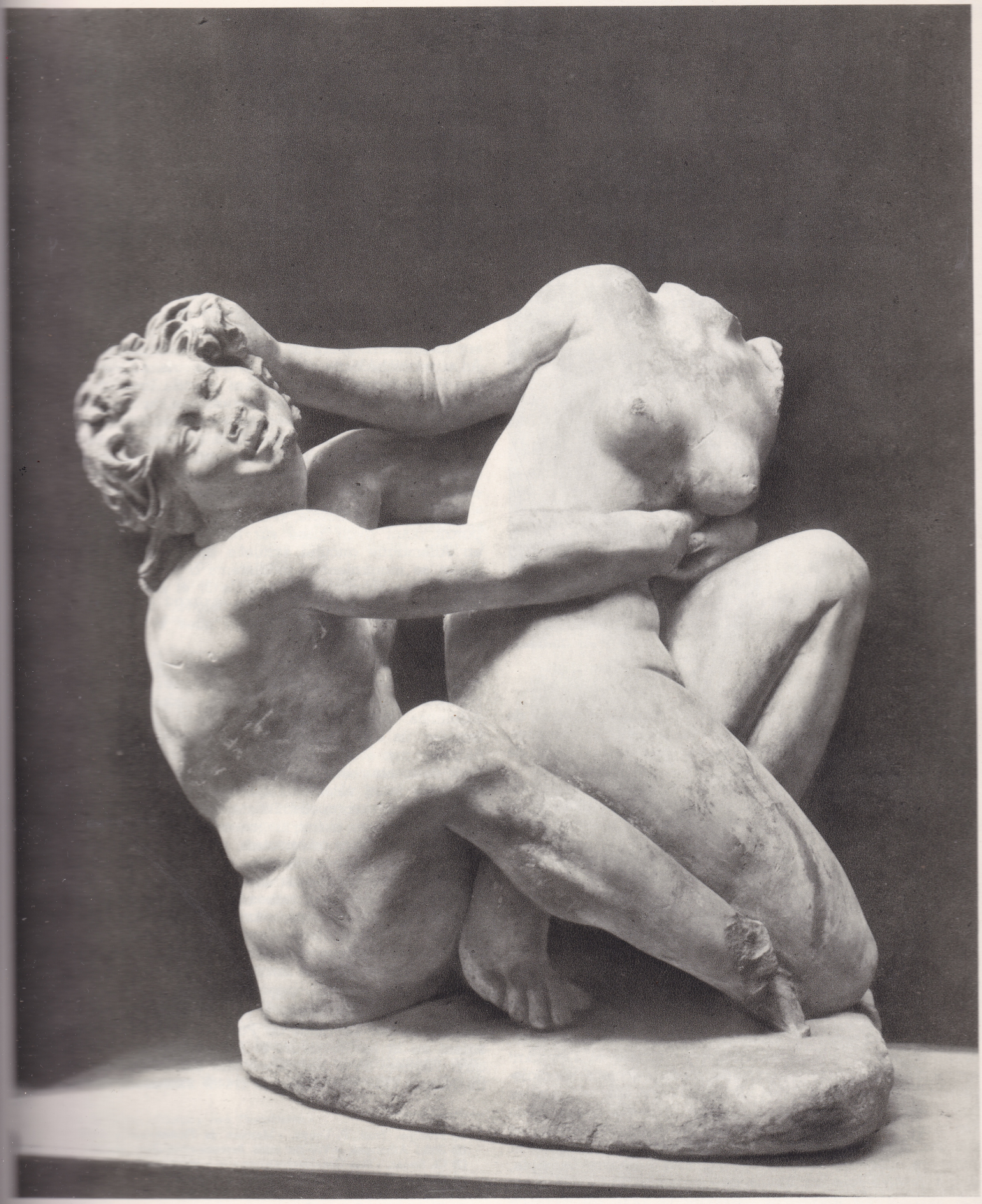


Photo Anderson-Viollet

Italie. Musée Mussolini. Satyre et nymphe

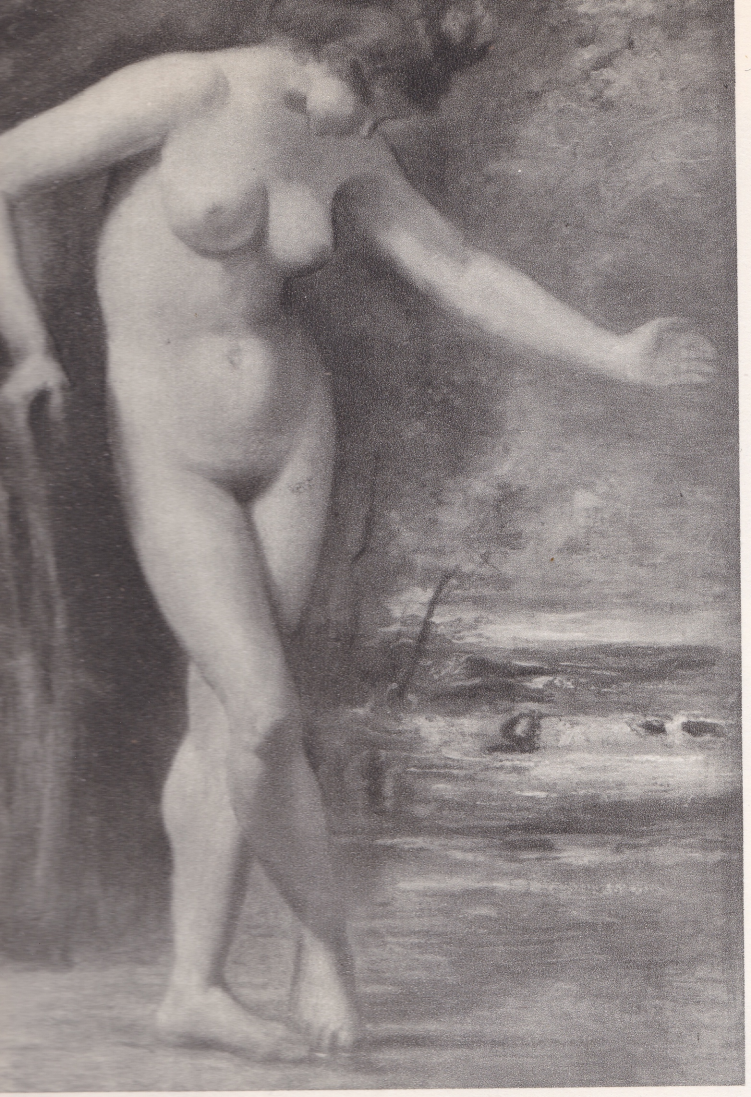


Photo Giraudon

Collection Dr Gauja
Courbet - Baigneuse à la Source

Cinq ans plus tard, après avis du conseil chrétien de l'Empire, le même Théodose supprima les jeux olympiques, qui avaient fait triompher la nudité aux beaux jours de la Grèce.

Il n'eut point besoin d'édit pour supprimer la sculpture. Il n'y avait plus d'artistes, ni même d'ouvriers d'art, et la statuaire ne devait renaître, toute différente, que sept cents ans plus tard.

Le fils de Théodose, Arcadius, voulut supprimer les fêtes d'Auguste, où figuraient des femmes nues; mais il appartenait à Justinien, l'époux de la fameuse débauchée Théodora, de porter à la nudité les derniers coups. Non seulement il interdit aux femmes de prendre leurs bains avec les hommes ou les enfants, mais il obligea les mimes, funambules et acrobates, à porter caleçon. On sait l'usage que fit Théodora de cet accessoire. « Souvent au théâtre, dit Procope (1), devant le peuple entier, elle ôtait ses vêtements et s'avançait nue au milieu de la scène, ne gardant qu'un petit caleçon qui cachait le sexe et le bas-ventre. Sous cet aspect, elle se renversait en arrière et s'étendait sur le plancher. Des garçons de théâtre étaient spécialement chargés de jeter des grains d'orge sur ses parties honteuses, et des oies qu'elle avait dressées à cet office venaient les prendre là, un à un, dans leurs becs et les manger. Loin de se lever en rougissant, elle paraissait aimer ce spectacle et y mettre du zèle. » Illustre exemple, et qui prouve tout au moins que proscrire la nudité n'est pas le plus sûr moyen de proscrire le vice. Ne serait-ce pas au contraire favoriser celui-ci ?

On sait à quelles tentations fut exposé saint Antoine. Saint Jérôme confesse de même que souvent, au désert, il se trouvait en esprit transporté parmi les jeunes filles (2). Tous les hommes ne sont pas des saints. Du jour où la nudité fut proscrite, elle eut l'attrait du fruit défendu. Du jour où sa rencontre devint exceptionnelle, elle eut le charme irrésistible de l'inattendu. Frapper de déchéance le corps de l'homme, c'était condamner son âme même à l'avilissement.

La Barbarie triomphante éteignit la divine clarté de la chair, mais avec elle toute lumière de l'esprit. Sept cents ans de ténèbres.

Un petit fait nous permettra de mesurer ce recul. Grégoire de Tours (VIe siècle) rapporte qu'au témoignage de saint Martin, sainte Vitaline aurait été en purgatoire pour s'être lavé le visage un vendredi saint.

« Nul bain pendant mille ans ! » a dit Michelet. On lui a reproché cette phrase, et avec raison : elle est injuste. Les Gallo-Romains ne perdirent pas du jour au lendemain le goût du bain. Les premières années du moyen âge connurent encore les thermes antiques et les Germains prenaient plaisir aux bains de rivière. Charlemagne nageait dans le Rhin et, d'après Eginhard, il avait la passion des bains chauds. Une centaine d'hommes se baignaient ensemble dans ses piscines d'Aix-la-Chapelle.

Il faut tenir compte, d'ailleurs, que le tabou sexuel ne paraît point avoir pesé sur les Germains (on n'a trouvé en Allemagne aucune statuette de la déesse stéatopyge). Aussi se montraient-ils indifférents à la nudité. Hommes et femmes se baignaient ensemble (3) et chez les Francs du Main, au témoignage de Herbelo (4), au printemps, les femmes non mariées dansaient nues et ornées de fleurs devant les hommes.

Le christianisme ne triompha que tardivement de telles coutumes. Certaines sectes chrétiennes recommandaient, au demeurant, la nudité. La plus connue est celle des Adamites. Saint Augustin dit à leur sujet : « Hommes et femmes, ils s'assemblent nus, ils écoutent nus les lectures, ils prient nus et nus ils célèbrent les sacrements ». La nudité était donc pour eux quelque chose de sacré, puisqu'ils ne quittaient leurs vêtements que pour l'exercice de leur religion. Quant aux accusations de débauche portées contre eux, Bayle (5) en a fait justice en rappelant que saint Epiphane, un de leurs adversaires, reconnaît qu'ils professaient la continence. Des accusations semblables furent, d'ailleurs, lancées contre la plupart des sectes, et notamment contre les chrétiens des catacombes (6); nous ne les reproduirons pas. Il est toutefois intéressant de noter que Tertullien (7) accuse les Valentiniens d'avoir, à l'imitation de l'Egypte et de la Grèce, consacré les parties génitales des deux sexes, car on retrouve là une survivance du culte phallique.

Peut-être faut-il en voir une également dans une singulière coutume observée à Nantes et à Angers au début du XVe siècle. Le lundi de Pâques, prêtres et laïcs saisissaient au lit les dormeurs et les emmenaient tout nus jusqu'à l'église, où il les déposaient sur l'autel. Les conciles de Nantes (1431) et d'Angers (1448) interdirent cet usage.

---

(1) Procope. Trad. P. Louys, « Mercure de France », VII, 1898.
(2) Saint Athanase, « Vie de saint Antoine », et Saint Jérôme « 18e lettre
(3) Cf. Bauer, « Das Geschlechtsleben » in « der deutschen Vergangenheit ».
(4) Cité par Havelock Ellis, op. cit.
(5) Bayle, « Dictionnaire ». Adamites.
(6) Cf. Minucius Felix, « Octavius ».
(7) Tertullien, « Adv. Valent. ».

Vers la fin du XIVe siècle existait à Paris une secte dite des Turlupins, dont les membres se réunissaient nus pour représenter le paradis. Ils furent persécutés et l'une des leurs, Jeanne Daubenton, brûlée en 1372 (car le crime était manifestement, sans doute, de brûler une femme que de tolérer qu'elle se dévêtît pour prier).

De ces sectes, on peut rapprocher celle des Flagellants, qui apparut vers 1257, d'abord en Allemagne, puis en Italie, en France et en Angleterre. « Nobles et roturiers, dit l'abbé Boileau (1), jeunes et vieux, les enfants même de cinq ans, parcouraient les rues et les places des villes, et, sans pudeur, s'y montraient entièrement nus, à l'exception des parties sexuelles, qui étaient seules couvertes. »

La nudité apparaît, d'ailleurs, dans les processions catholiques lorsque l'on veut implorer le ciel plus instamment. Elle est alors regardée comme une marque de pénitence, et il faut noter, en effet, que la plupart de ces processions se font dans les mois froids. Ainsi en 1224, à Paris, lorsque Louis VIII voulut chasser les Anglais de La Rochelle. A Liège, en 1241. A Paris, en 1315, pour obtenir le beau temps (2). Sous la Ligue, elles se multiplièrent (30 janvier 1588: 2, 4, 14 et 2 février de la même année), « encore qu'il fait grand froid », dit l'Estoile (3).

Le rite du bain purificateur n'avait pas non plus complètement disparu. Les clercs prenaient un bain avant de recevoir le sacerdoce, les écuyers avant d'être armés chevaliers. « Les écuyers d'honneur dépouilleront l'écuyer et le mettront tout nu dans le bain, et le premier des chevaliers s'agenouillera par devant la cuve en lui disant : Sire, à grant honneur est pour moi ce bain. » (4).

D'autre part, on tenait pour un devoir de l'hospitalité non seulement de baigner les hôtes, mais de les masser, et ce soin était laissé à la maîtresse de maison ou à ses filles (5).

Là est Lancelot arrivez
Et lorsqu'il est venuz,
Quant il fu despoilliez et nuz,
En une haute et belle couche,
La pucele soef le couche
Puis le baigne, puis le conroie (6).

Il est vrai que tous les chevaliers ne se laissaient point traiter comme Lancelot. Perceval n'admet point que des femmes l'aident au bain et Wolfdieterich demande aux femmes de le laisser seul pour qu'il puisse se déshabiller.

Les hommes étaient-ils donc plus pudiques que les femmes ? Celles-ci, dit Schultz (7), n'hésitaient pas à se baigner avec les chevaliers et mettaient dans ce cas leurs robes sur la tête. (Notons, en effet, que, sur les gravures du XVe siècle, baigneurs et baigneuses sont représentés entièrement nus, mais coiffés.)

Peut-être la remarque de Schultz s'applique-t-elle surtout à l'Allemagne, où de tout temps on redouta moins la nudité que dans les pays soumis anciennement au tabou sexuel. Déjà, au temps de César, les Germains se baignaient nus avec leurs femmes dans les rivières, ce qui n'empêche pas Tacite de louer la pureté de leurs mœurs.

Au moyen âge, les bains étaient généralement communs aux deux sexes ; ils étaient très fréquentés (8), et l'on connaît la description que Pogge (9) nous a laissée des bains de Bade. Ils faisaient l'admiration de l'humaniste italien par « la simplicité de ces bonnes gens qui ne détournaient pas les yeux de pareilles choses (leur nudité) et n'y soupçonnaient aucun mal. »

Le moyen âge a donc connu les bains, comme il a connu la nudité. Mais la morale « barbare » prônée alors par l'Eglise devait finir par l'emporter. Peu à peu, sous son influence, la nudité devint une marque d'infamie.

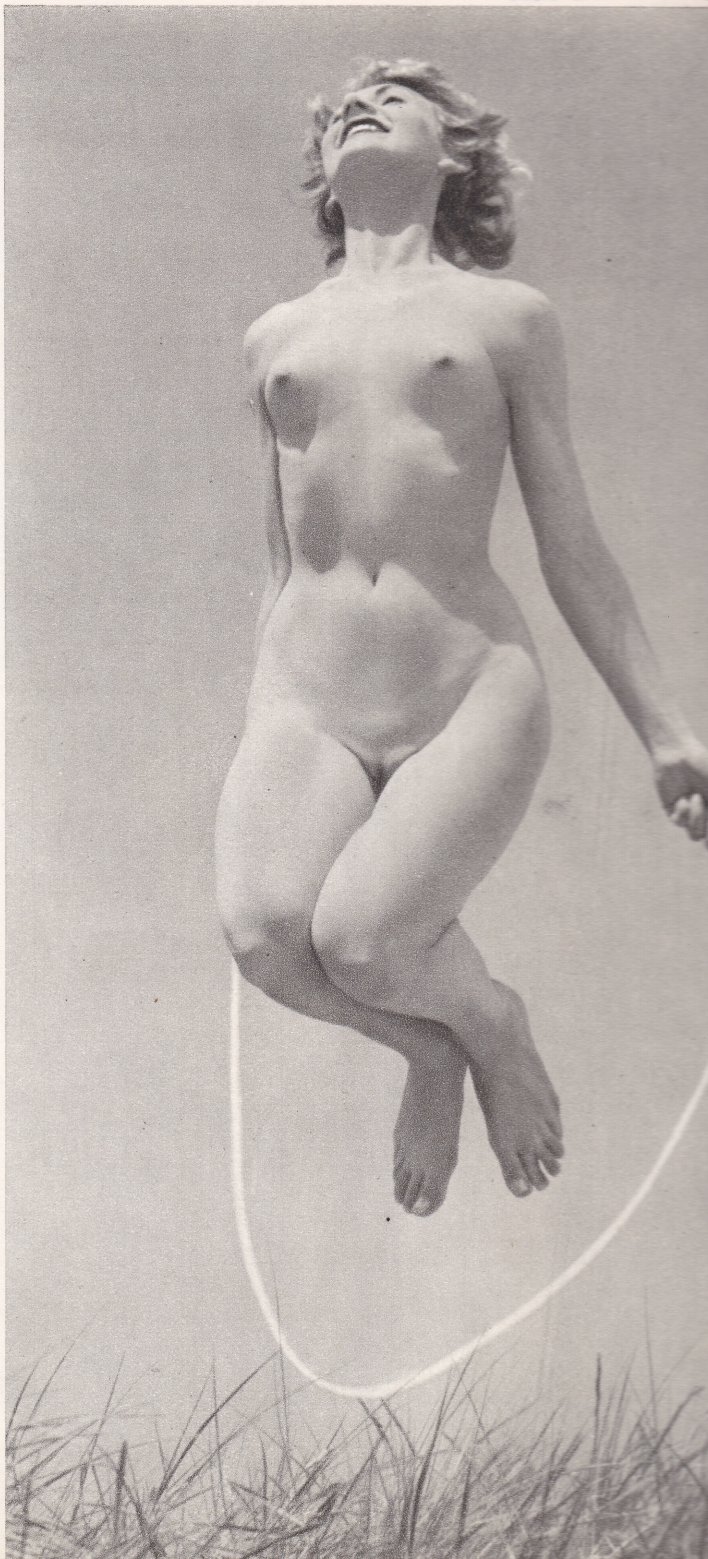
On admettait que sorciers et sorcières se rendaient nus au sabbat, et les tribunaux condamnaient à être promenés tout nus par la ville les adultères et les femmes de mau

(1) Abbé Boileau, « Histoire des Flagellants ».
(2) Cf. Dulaure, op. cit.
(3) Cf. L'Estoile, « Registre-journal d'un curieux ».
(4) Du Cange, « Glossaire ».
(5) Cf. Paul Meyer, « Romania », IV, 394.
(6) Le chevalier de la Charette.
(7) « Das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger ». I, 225.
(8) G. Seitz, « Die Nacktkultur Bewegung » (Verlag der « Schönheit »).

(9) Pogge, « Les bains de Bade ».

La nudité, qui est la liberté et la santé du corps, devint sous l'influence de moralistes refoulés, une marque d'infamie

Photo Graham Bailey



vaise vie, celles-ci montées sur un âne, le visage vers la queue de l'animal, comme il advint encore à La Neveu, sous Louis XIII. Souvent les excommuniés étaient forcés de suivre tout nus les processions et fouettés. En Champagne, la femme qui avait dit « vilonnie » à une autre était condamnée à « porter la pierre toute nue en sa chemise à la procession », cependant que l'insultée lui donnait des coups d'aiguillon dans les fesses (1).

Ainsi, peu à peu, sous l'influence d'une morale barbare adoptée par le christianisme, le moyen âge a déshonoré le corps humain.

Ce qui en témoigne, ce sont les courses de prostituées nues organisées dans certaines villes : à Beaucaire, par exemple (2). C'est la taune des cathédrales, où des nudités abondent, mais trop souvent grimaçantes ou obscènes (3).

Le résultat, c'est que les hommes, considérant leur propre corps comme impur, ne virent plus en lui qu'une occasion de péché. Aussi, lorsque les Croisés eurent rapporté d'Orient le goût des bains chauds, les étuves ne tardèrent pas à devenir des maisons de débauche.

C'est au XIII[e] siècle qu'elles se multiplièrent (on en comptait vingt-six à Paris en 1292) et dès le XIV[e] siècle, elles eurent une mauvaise réputation. Plus on proscrivait la nudité, plus les désordres s'accroissaient, car plus elle devenait rare, plus elle tentait.

En vain le prévôt Etienne Boileau (4) avait-il soin d'ordonner que les sexes fussent séparés; en vain frère Olivier Maillard criait-il en chaire : « Mesdames, n'allez pas aux étuves, et n'y faites pas ce que vous savez. » On s'y donnait rendez-vous, on y banquetait, et l'abus du vin en entraînait d'autres. A la fin du XV[e] siècle, elles n'étaient plus fréquentées que par des femmes de mauvaise vie. Prédicateurs catholiques et huguenots en interdirent l'entrée pour des raisons de moralité, et les médecins parce qu'ils craignaient qu'elles ne servissent à propager la peste. Elles disparurent de Paris à la fin du XVII[e] siècle (5) et nos ancêtres, renonçant au bain, furent heureux de cacher leur crasse sous des pommades mises à la mode par l'Italie.

Depuis longtemps, les corps étaient privés de soleil. Non seulement les habitants des villes s'enfermaient en des maisons basses dont les fenêtres étroites, obstruées de parchemin, donnaient sur des ruelles, mais le vêtement se compliquait de plus en plus. Aux VIII[e] et IX[e] siècles, d'après un évangéliaire de Munich, les femmes ne portaient « qu'une robe ouverte en pointe sur le devant jusqu'à la ceinture et ouverte également sur les côtés, de la hanche aux aisselles » (6). Mais bientôt apparaît la chemise, puis, au XIV[e] siècle, le corset. Nous verrons, quand nous nous occuperons de la morale (7), que ce surcroît de vêtements n'était pas destiné à fortifier la vertu. Tout au contraire.

Du XII[e] au XVI[e] siècle, on couchait nu. Les chemises de nuit n'apparaissent que vers le milieu du XVI[e] siècle. Cathos dit encore, au XVII[e] : « Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ? » (8) (Fait d'autant plus notable que souvent les nobles invitaient avec eux et leurs femmes leurs compagnons d'armes dans leur lit). Jusqu'au XVI[e] siècle, d'ailleurs, le curé bénissait les nouveaux époux assis nus dans le lit nuptial, comme on le voit sur une gravure du roman de Mélusine.

En résumé, on peut dire que depuis le III[e] siècle, les peuples chrétiens, victimes d'une morale étrangère, ont perdu lentement l'habitude de la nudité. Le corps est devenu une « guenille » honteuse dont la vue seule engendre le péché. Ainsi le fameux casuiste Sanchez (1550-1610) estimait que c'était un péché mortel de regarder nager une personne d'un autre sexe. Encore distingue-t-il entre celles d'un même sexe : que des gens du commun se voient nus, la faute est légère; mais s'il s'agit de deux prélats, péché mortel ! Tant il est vrai, comme l'a dit La Bruyère, que « tout est tentation à qui la craint ».

(A suivre)

Des arbres, des fleurs, une jolie femme nue, quel spectacle enchanteur ! qui ne peut troubler qu'un esprit anormal car la beauté est saine.

Photo Philip Vernon

(1) « Cart. de Champagne », 1247.
(2) Cf. Abraham Goelnitz. « Ulysses Belgico-Gallicus », Levde, 1631.
(3) Cf. Witkowski, « L'art profane à l'église ».
(4) Boileau, « Livre des métiers », IV.
(5) Cf. Sauval, « Antiquités de Paris ».
(6) Cf. Enlart, « Le costume ».
(7) Cf. « Le nu et la morale ».
(8) Molière, « Les Précieuses ridicules ».

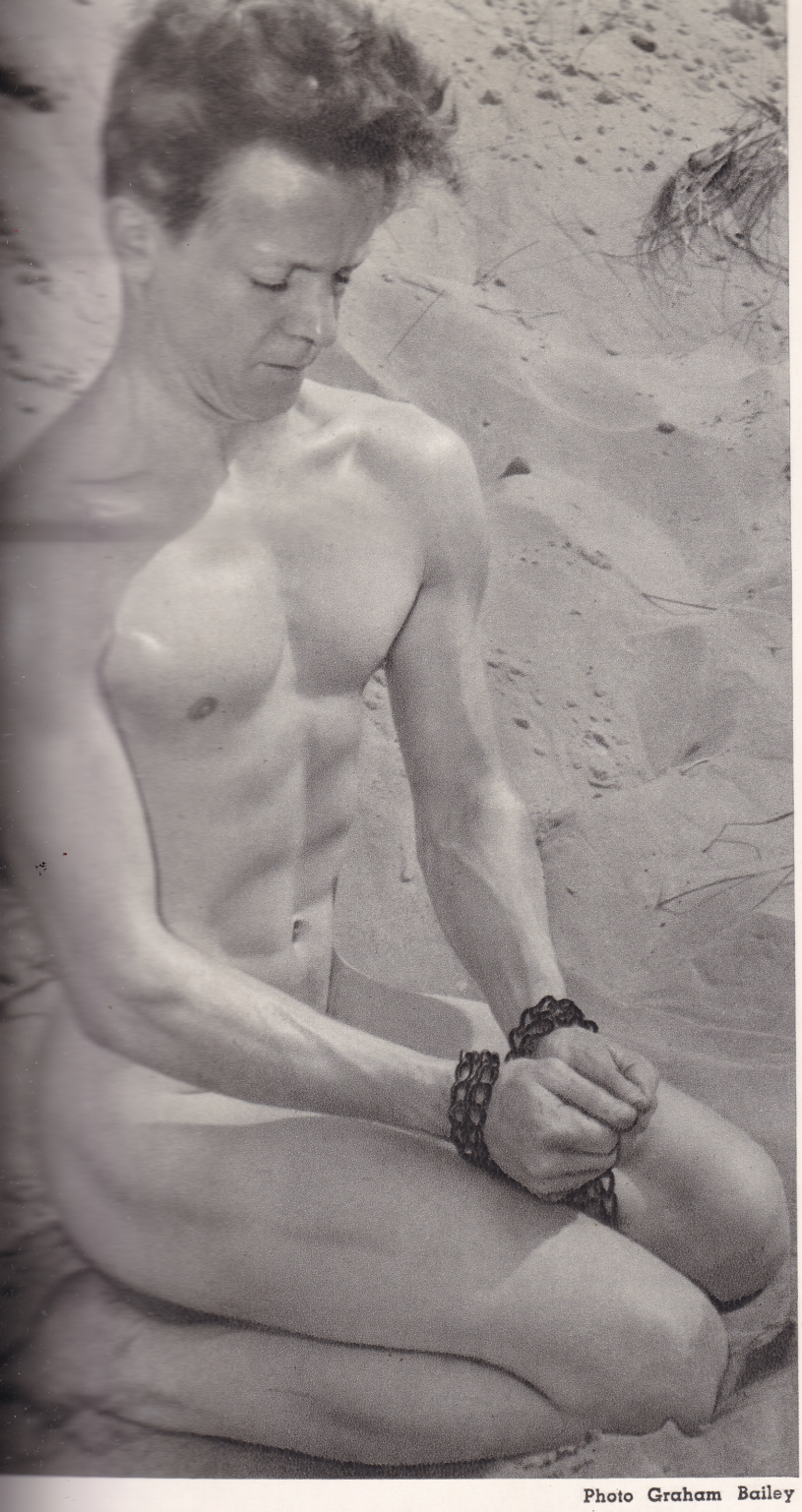


Photo Graham Bailey

Le gymnosophe entend briser les chaînes dont l'homme moderne est chargé par de multiples et stupides préjugés

LIBERTÉ ! LIBERTÉ CHÉRIE !

PAR LE DOCTEUR R. RUSSO

Il y a cent soixante-six ans était proclamée la formule célèbre : Liberté, Egalité, Fraternité. Par la splendeur de son rayonnement moral, la puissance de sa valeur éthique, l'espoir qu'elle dressait sur le monde d'une société régénérée, juste, bonne, secourable aux déshérités et assurant à chacun les mêmes possibilités de réussite dans la vie, compte tenu de ses capacités, elle devait, ouvrir, semblait-il, une ère nouvelle.

Et pourtant, elle fut un leurre et chaque jour nous en administre plus cruellement la preuve. Non que la formule soit mensongère. Bien au contraire, elle schématise excellemment les caractéristiques essentielles que devraient présenter les comportements humains pour assurer la « paix aux hommes de bonne volonté ».

Elle est, cette formule, la traduction, en un symbole condensé au maximum, de pensées que l'on trouve dans toutes les philosophies et religions et notamment le bouddhisme et le christianisme. Mais tant vaut l'homme qui l'applique, tant vaut le précepte moral.

Et comme l'humanité est, par nature, essentiellement égoïste, chacun est implicitement, et souvent même sans qu'il s'en doute, porté à dire : « Liberté, bien sûr, pour moi. Egalité, oui, mais à mon niveau. Fraternité, oui, avec ceux de mon groupe, de ma famille, de ma classe sociale ». Dès lors, que peut bien valoir cette formule ?

Aussi s'est-on demandé si ses promoteurs n'avaient pas eu un objectif plus limité que l'on ne le croit en général. Et on s'est aperçu qu'en effet, des textes de l'époque révolutionnaire, il semblait bien ressortir que la distinction précise entre le politique, le social et l'humain n'était pas plus facile alors que de nos jours et que, construite sur des préoccupations essentiellement politiques, la formule avait été interprétée dans un sens social et humain par l'homme de la rue. Il est bien clair dit-on pour justifier cette interprétation, que la liberté ne peut être que relative, car nous sommes toujours limités dans nos activités, ne serait-ce que par les lois physiques. Aussi, la liberté qui fut proclamée, c'est la seule liberté politique, réputée liberté d'opinion, de pensée, d'expression, etc. Mais remarquez que même cette liberté limitée n'est encore qu'une liberté verbale. Une Révolution plus ancienne que la nôtre, celle d'Angleterre (1648) avait créé une forme de liberté bien plus effective que nous n'avons pas encore en France, celle de la personne. Le bill d'« Habeas corpus » est la seule disposition légale au monde qui assure cette liberté, au contraire si précaire et illusoire en France. La liberté la plus élémentaire, la plus impossible à supprimer est bien certes la liberté de penser en toutes choses suivant ce que l'on estime être conforme à ses tendances et besoins, à condition que l'exercice de cette liberté ne gêne pas celle d'autrui. Mais il faut bien entendre que pour être valable la liberté de penser doit comporter liberté d'exprimer, d'extérioriser, de mettre en pratique les comportements, conséquences du mode de pensée choisi. Si cela n'est pas réalisé, nous ne disposons plus que de cette liberté pure que le plus absolu des tyrans ne saurait supprimer en fait : la liberté de penser par devers soi, quelles que soient les contraintes, et même si, pour éviter des supplices, on profère des paroles contraires à ce qu'on pense. Tout ce qui peut être fait ici, c'est d'interdire l'expression concrète de la pensée, et c'est ce qui de nos jours se fait couramment, sans que nul ne s'élève contre cet abus dont nous allons voir des exemples.

Mais alors la validité pratique de la soi-disant liberté de penser est nulle et nous ne sommes plus en face que d'une liberté métaphysique. Et c'est pourtant bien ce qui se passe. Même remarque pourrait être faite pour l'égalité et la fraternité.

Toutefois je ne veux ici examiner que la notion de liberté. Or que voyons-nous ? En fait, la liberté de penser qui ne peut jamais nous être ôtée demeure entière, mais la liberté d'agir suivant notre pensée, alors même que cette liberté ne nuit à personne, nous ne la possédons que pour des choses à portée pratique réduite. D'abord, il est évident que le seul fait de limiter notre propre liberté à ce qui ne nuit à personne nous empêche de faire bien des choses que nous souhaiterions faire. Mais là nous sommes en présence d'une limitation rationnelle. De même que dans une suite de nombres, nul nombre ne peut empiéter sur le voisin sans détruire le caractère même de cette suite, de même la liberté de personne ne peut empiéter sur celle du voisin. Donc rien à objecter à cette limitation.

« ... La tragédie de l'humanité : ce sont les vêtements. Si les gens allaient tout nus l'été, tous leurs vices attrapés en chambre et leurs vilaines passions intellectuelles s'évaporeraient au soleil ... »
(Via Mala John Knittel)

Photo « VIVRE »

Si les choses en restaient là, il n'y aurait qu'à s'incliner devant une nécessité de bon sens. Mais d'autres limitations ont été introduites par des décisions arbitraires. Je veux dire que des causes d'empêchement à agir selon notre pensée ont été ajoutées à celles de nécessité rationnelle, parce que des hommes ont admis pour valables des comportements suivant lesquels ils limitent la liberté d'autrui de façon plus grande que celle-ci ne limite la leur.

Est-il équitable, en effet, que tel propriétaire, par exemple, d'un terrain qu'il laisse en friche sur sa vaste étendue, prétende agir au nom de la liberté en empêchant les propriétaires de terrains plus petits qui cultivent énergiquement ces terrains, de s'approprier les terres qu'il laisse à l'abandon ? La limitation qu'il impose à ces hommes énergiques est injustifiée puisque, s'ils n'étaient pas empêchés d'agir librement, ils ne le priveraient de rien, et ne lui feraient aucun mal en s'emparant de ce qu'il abandonne.

La propriété, conçue de cette façon étroite et formaliste ne se justifie pas, elle n'est plus qu'une forme de l'égoïsme, de l'esprit de possession. « Je ne fais rien de cette terre, mais je suis libre d'agir comme il me plaît, même si par là je limite l'activité utile d'autrui ». C'est bien la liberté « pour soi » que je citais plus haut.

Et cet esprit de possession, nous le retrouvons dans maints autres cas, où sous couleur de protéger la liberté, les usages protègent l'égoïsme. Bien plus, nous voyons de nombreux cas où les lois et les coutumes s'opposent à des formes de liberté qui ne peuvent nuire à personne, mais qui à des époques anciennes auraient paru le faire en raison de certaines conditions sociales de ces époques. Ainsi, il fut un temps où les hommes étaient persuadés que l'enfant était créé par le père, la mère n'étant que le « champ qu'il ensemençait ». La liberté pour lui d'ensemencer ce champ était comparable à celle d'ensemencer sa terre. Il choisissait une femme comme il choisissait un champ, l'achetait comme lui et la courbait sous sa loi, la tenant pour un des éléments de son cheptel. En agissant ainsi il était logique avec lui-même. Il ne limitait pas la liberté d'autrui, puisque les femmes n'étaient pas des êtres semblables à lui, mais une partie de ses biens. Et quand il remettait ces biens en héritage à son fils aîné (le premier produit de son ensemencement), les femmes y étaient souvent incluses. Toutefois il fallait bien pour empêcher des contestations entre les autres fils, régler les liens de parenté et, de plus, le chef de famille s'arrogeait seul le droit de « semer » comme il l'entendait. Et de là naquirent les diverses interdictions d'unions hors des règles édictées par le chef. Les considérations sentimentales n'interviennent aucunement dans les règles posées à ce sujet, par exemple, dans la Genèse par Moïse. Il est tout naturel que peu à peu se soient créés, sous l'influence de ces règles, des réflexes conditionnés qui, devenus habitudes de pensée, puis, passant dans le subconscient, habitudes totalement incontrôlées par la conscience, subsistent de nos jours et créent un sentiment de faute dans la conscience de la plupart des gens devant des unions transgressant ces interdictions.

Voilà donc des limitations de liberté parfaitement justifiées à leur origine. Mais de nos jours, où la femme, de façon évidente constatée, se montre comme jouant un rôle non pas seulement égal, mais même supérieur à celui de l'homme dans la formation du corps de l'enfant, où l'on s'est aperçu qu'elle est une personne au même titre que l'homme, est-il rationnel de continuer à limiter sa liberté ? L'est-il de maintenir des interdictions qui reposent sur une croyance erronée ? On objecte, touchant certaines de ces interdictions, que la consanguinité présente des dangers. C'est là une vue simpliste. En effet, la consanguinité donne dans la descendance de sujets plus ou moins tarés des tares plus grandes encore. Mais l'accumulation de ces tares sur deux ou trois générations amènerait la suppression rapide des lignées tarées, ce qui serait un grand bien social.

De ces interdictions primitives découlent, il est facile de s'en convaincre par une analyse même assez sommaire de ces interdictions, tous les tabous sexuels, devenus, par le même mécanisme, réflexes conditionnés puis réflexes automatiques du subconscient.

Si au lieu de se maintenir dans ces habitudes des vieux âges, la société les jetait carrément par-dessus bord et proclamait la totale liberté en toutes choses, sous réserve de ne pas nuire à autrui; si par cette réserve (qui implique l'esprit de fraternité) elle traitait tous les humains de la même façon, donc avec égalité, croyez-vous que tous les fléaux moraux qui démolissent le monde : jalousie, envie, déprédation, guerres, ne seraient pas renvoyés aux vieilles lunes ? Car ils dérivent tous de l'absence de l'esprit de fraternité et d'amour et de son remplacement par l'esprit d'égoïsme et de puissance qui implique la limitation de la liberté de chacun non par une egale liberté des autres, mais par une liberté plus grande donnée à certains, d'où inégalité.

Mais c'est une utopie que d'espérer qu'une telle modification des comportements humains se puisse actuellement réaliser. En particulier touchant la liberté de propriété et la liberté sexuelle, il faudrait, pour qu'elles soient possibles, que les hommes abandonnent l'idée que leur terre ou leur femme sont choses à eux seuls. Il faudrait que celui qui a une terre ou une femme soit disposé à ne pas s'emouvoir de les devoir partager avec son frère, ce qui aurait lieu s'il aimait vraiment ce frère : « Ce qui est à moi est à toi ! ». Et précisément se montre ici la fausse route que l'on suit si généralement et depuis si longtemps en confondant l'amour et la sexualité. Dans de précédents articles je l'ai montré dans cette revue même. L'amour est dévouement, altruisme, charité, et s'il s'unit à la sexualité, il devient de plus haute valeur encore, mais il doit la dominer et ne pas s'en faire le serviteur. Or chez la plupart des hommes, c'est tout juste le contraire qui se passe, tout comme on le voit se passer chez les animaux. Ou bien certains, pour éviter de risquer de soumettre l'amour à la sexualité, prennent une solution de gribouille : ils se consacrent au célibat. Solution individuelle de facilité, bien que pénible pour certains, mais qui ne résout pas le problème général.

Il est bien certain que celui qui, comme certain héros de Pouchkine, crie, en voyant un voleur s'approcher de son tas de bois : « Ce bois ne m'appartient pas », afin d'éviter que cet homme commette un péché en le prenant, ou l'homme qui comme tel génial écrivain slave, accueillait avec douceur la femme revenue au foyer portant en son sein l'enfant conçu d'un autre, est un exemple fort rare. Et pourtant quand vous adoptiez un enfant, n'est-il pas venu d'ailleurs ? Quand vous donnez au miséreux qui passe quelques bûches, ne viennent-elles pas de votre tas de bois ? Mais dans ces deux cas, dira-t-on, cela vient de notre volonté, cela ne nous est pas imposé par le comportement d'un autre.

Et voilà qu'apparaît le grand mobile des actions humaines qui fait que le beau rêve que j'exposais plus haut est une utopie. Ce mobile, c'est l'orgueil, « le péché contre l'Esprit ». Nous ne voulons pas accepter ce qui nous est présenté par autrui, il faut que nous puissions dire : « Je veux ».

Or bien des millions d'années s'écouleront avant que l'humanité, dans si lente évolution, parvienne à perdre l'orgueil.

Toutefois, dans la longue lignée de vivants qui de l'amibe s'élève à l'homme, les espèces qui se sont succédé sur le globe ont, avec des hauts et des bas, bien sûr, progressé cependant toujours vers un abandon progressif de ce qui les alourdissait, vers une amélioration des moyens de liaison avec le monde. Elles ont perdu les organes en répétition, elles ont perdu les écailles des poissons cuirassés, les branchies des animaux marins, les plaques périoculaires des grands reptiles jurassiques en même temps que se perfectionnaient leurs organes des sens et leur système nerveux, pour aboutir à l'homme dépourvu de cuirasse, de branchies ou d'yeux à volets, mais atteignant au loin les choses du monde. Cet homme porte encore dans sa conscience des choses qui l'alourdissent et dont la plus lourde est l'orgueil que suit de près le conformisme. Il est permis d'espérer que dans la suite des âges viendra une humanité sans orgueil.

Aussi ce qui vient d'être dit devait l'être. Et quand viendra le jour où chacun sera vraiment libre, tous seront plus heureux. Mais d'ici là, si quelques uns peuvent, agissant avec amour, être libres entre eux, laisser tous les autres agir en liberté serait susciter des jalousies, des haines, des fureurs inexpiables et lancer l'humanité dans le sang et la destruction.

« Tout est pur pour les purs », mais les purs sont bien peu nombreux, et les autres sont dominés par l'esprit d'égoïsme de possession, d'assouvissement bestial de leurs tendances et surtout par l'orgueil. Ce n'est donc pas avant que bien des fois aura roulé la terre sur son orbe autour du soleil que pourra commencer à luire une timide lueur de liberté.

Beauté, pureté et innocence, n'est-ce pas ce qui se dégage de cette illustration humainement supérieure à une extravagante gravure de mode ?

Photo « VIVRE »

Photo Hans Lemmer

Mieux vaut pour l'élévation de l'esprit contempler un document photographique de cette qualité, où la nature s'exprime dans toute sa sublimité, qu'une « œuvre d'art » moderne incompréhensible et hallucinante.

QUESTIONS D'UN NAÏ

Questions à propos des articles de la DECLARATION des DROITS de l'HOMME et du CITOYEN.

Tout d'abord, je me demande si ce titre ne devrait pas être explicitement celui-ci : DECLARATION DES DROITS DU CITOYEN. En effet, quels rapports ont avec l'**homme** cette énumération de droits qui ne tiennent aucun compte de sa nature, de ses besoins primordiaux, vitaux et de ses aspirations légitimes ?

Et je me demande si la DECLARATION DES DROITS DE L'HOMME ne se résumerait pas logiquement en un seul :

ARTICLE PREMIER et UNIQUE. — *L'homme a le droit de faire tout ce qui lui plaît; mais il ne devra jamais oublier qu'en agissant ainsi il pourra lui en cuire s'il n'est pas le plus fort ou le plus malin.*

En fait, comme on n'a jamais pensé à promulguer une déclaration des DEVOIRS de l'HOMME et du CITOYEN, c'est ainsi que l'un et l'autre font sous le régime de la IV^e^ République-capitaliste-communiste (nous vivons effectivement sous un régime capitaliste aux lois communistes).

●

ARTICLE PREMIER. — *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.*

Je me demande en « quels droits ? ».

ART. 2. — *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.*

La liberté de quoi faire ? La propriété ? Voire ! La sûreté ? De quoi est-on socialement sûr ? De la valeur du franc ? De conserver sa peau ? La résistance à l'oppression ? Essayez donc ! Je me demande si tout cela est bien sérieux à une époque où l'on a pas **légalement** le droit de vivre nu, ce qui me semble bien être un droit **naturel** et **imprescriptible.**

ART. 3. — *Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation. Nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.*

Je me demande si l'homme très riche, si les puissances financières n'exercent pas une autorité réelle sur l'opinion à l'aide de la presse, et même sur les pouvoirs légalement constitués.

ART. 4. — *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mê bornes ne peuvent être déterminées que par*

Je me demande si la loi connaît bien « les de chaque homme ».

ART. 5. — *La loi n'a le droit de défendre nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas déf ne peut être empêché, et nul ne peut être co ce qu'elle n'ordonne pas.*

En conséquence, je ne me demande pa que l'on a le droit d'être alcoolique, et le d la loi ne vous l'ordonne pas encore, de faire enfants même si l'on est dégénéré !

Comme la loi défend la liberté, elle se ordonner d'être sobre, de vous exposer nu lumière, de vous nourrir frugalement, d'obs de l'hygiène, etc. En conséquence, vous ave le droit de vivre comme un porc, de vous a au monde des monstres et des idiots, ce qu de toucher une prime et d'aller la jouer aux c Sans doute que cela, et bien d'autres cho **nuit pas à autrui !**

ART. 6. — *La loi est l'expression de la volon*

Tu parles !

Je me demande ce que serait une loi biscite, les journaux n'ayant pas le droit de leur opinion concernant cette loi ? Sans dou rien de commun avec celle que les représent décréteraient de leur côté.

ART. 7. — *Nul homme ne peut être accusé, a que dans des cas déterminés par la loi et se qu'elle a prescrites, etc.*

Vous vous demandez peut-être si cela est observé ? Moi, je ne me le demande pas... Mais j'ai souvent eu la frousse !

ART. 8 et 9. —

Bla-bla-bla.

ART. 10. — *Nul ne doit être inquiété pour ses religieuses, pourvu que leur manifestation ne tr public.*

Je me demande pourquoi : « même relig tout religieuses eût été plus juste, plus humain.

QUESTIONS D'UN NAÏF

estions à propos des articles de la DECLARATION ROITS de l'HOMME et du CITOYEN.

t d'abord, je me demande si ce titre ne devrait pas plicitement celui-ci : DECLARATION DES DROITS DU EN. En effet, quels rapports ont avec l'**homme** cette ration de droits qui ne tiennent aucun compte de sa de ses besoins primordiaux, vitaux et de ses aspi- légitimes ?

e me demande si la DECLARATION DES DROITS OMME ne se résumerait pas logiquement en un seul :

ICLE PREMIER et UNIQUE. — *L'homme a le droit de faire qui lui plaît; mais il ne devra jamais oublier qu'en t ainsi il pourra lui en cuire s'il n'est pas le plus fort plus malin.*

fait, comme on n'a jamais pensé à promulguer une ation des DEVOIRS de l'HOMME et du CITOYEN, insi que l'un et l'autre font sous le régime de la épublique-capitaliste-communiste (nous vivons effec- nt sous un régime capitaliste aux lois communistes).

●

ICLE PREMIER. — *Les hommes naissent et demeurent et égaux en droits.*

me demande en « quels droits ? ».

2. — *Le but de toute association politique est la ation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. oits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance ression.*

liberté de quoi faire ? La propriété ? Voire ! La sûreté ? oi est-on socialement sûr ? De la valeur du franc ? nserver sa peau ? La résistance à l'oppression ? z donc ! Je me demande si tout cela est bien sérieux époque où l'on a pas **légalement** le droit de vivre nu, me semble bien être un droit **naturel** et **imprescrip-**

3. — *Le principe de toute souveraineté réside essen- ent dans la Nation. Nul corps, nul individu, ne peut d'autorité qui n'en émane expressément.*

ne demande si l'homme très riche, si les puissances ères n'exercent pas une autorité réelle sur l'opinion e de la presse, et même sur les pouvoirs légalement ués.

4. — *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui t pas à autrui. Ainsi l'exercice des droits naturels de homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.*

Je me demande si la loi connaît bien « les droits naturels de chaque homme ».

ART. 5. — *La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.*

En conséquence, je ne me demande pas, je suis sûr, que l'on a le droit d'être alcoolique, et le devoir, quoique la loi ne vous l'ordonne pas encore, de faire de nombreux enfants même si l'on est dégénéré !

Comme la loi défend la liberté, elle se garde de vous ordonner d'être sobre, de vous exposer nu à l'air et à la lumière, de vous nourrir frugalement, d'observer les lois de l'hygiène, etc. En conséquence, vous avez parfaitement le droit de vivre comme un porc, de vous avilir, de mettre au monde des monstres et des idiots, ce qui vous permet de toucher une prime et d'aller la jouer aux courses (P.M.U.). Sans doute que cela, et bien d'autres choses encore, ne **nuit pas à autrui !**

ART. 6. — *La loi est l'expression de la volonté générale, etc.*

Tu parles !

Je me demande ce que serait une loi issue d'un plébiscite, les journaux n'ayant pas le droit de faire connaître leur opinion concernant cette loi ? Sans doute n'aurait-elle rien de commun avec celle que les représentants du peuple décréteraient de leur côté.

ART. 7. — *Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans des cas déterminés par la loi et selon des formes qu'elle a prescrites, etc.*

Vous vous demandez peut-être si cela est rigoureusement observé ? Moi, je ne me le demande pas... Et pour cause ! Mais j'ai souvent eu la frousse !

ART. 8 et 9. —

Bla-bla-bla.

ART. 10. — *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public.*

Je me demande pourquoi : « même religieuses ? ». Surtout religieuses eût été plus juste, plus libéral et plus humain.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, votée en 1789 fut mise en tête de la Constitution de 1791. Je me demande si, à l'époque, il n'y a pas eu des gens inquiétés parce qu'ayant tout simplement des opinions royalistes ou religieuses ? Je me demande même si de 39 à 49 certains de nos contemporains n'ont pas douloureusement appris ce qu'il en coûtait de ne pas penser comme les puissants du jour, ou même d'avoir le tort de ne pas être de leur race.

ART. 11. — *La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire et imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.*

La loi ! Les lois faudrait-il dire. Elles sont innombrables, si bien que pour les retrouver dans leur maquis, chacun est bien obligé de s'adjoindre un spécialiste qui, bien souvent, ne les connaît pas toutes. Puis, il faut se dépêcher et agir conformément à leurs ordonnances car elles sont changeantes, car la loi d'hier est remplacée par celle d'aujourd'hui.

Il y a aussi tant de libertés, autorisées par la ou les lois, que seuls les malins peuvent en jouir.

ART. 12. — *La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée.*

Je me demande ce que fut le 18 brumaire, le 2 décembre 1852, suite au « plébiscite » du 20 novembre, la Commune... La force publique instituée pour l'avantage de tous ? Je me le demande; mais ça n'est là qu'une opinion, que mon opinion.

ART. 13. — *Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration une contribution commune est indispensable; elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.*

Nos grands ancêtres trouvaient que la dîme pesait trop lourdement sur leurs épaules. Cependant, la dîme, contrairement à son étymologie n'était pas, sous l'ancien régime, égale au dixième des revenus, elle leur était même, souvent, très inférieure. Mais, n'en parlons plus ! Elle a été supprimée radicalement et remplacée par... nous ne nous demandons pas par quoi ! Nous ne le savons que trop bien !

Et... « répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés ». Revenons à l'étymologie : faculté : facilité à faire quelque chose. Possibilité aurait donc été plus conforme à la réalité.

ART. 14. — *Tous les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes ou par leurs représentants la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.*

Je me demande si tous les citoyens consentent librement et volontairement à payer leur part et s'ils en déterminent vraiment la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.

ART. 15. — *La société a le droit de demander co agent public de son administration.*

Voilà ! Mais où se trouve-t-elle la Société ? elle ? Je me le demande ! Est-ce le peuple qu Société ? N'est-ce pas plutôt uniquement ses tants », les fonctionnaires et certains personnage et tout puissants ?

Je crois que le fameux lampiste, lui, a réelle cience de ce qu'est la société qui le brime.

ART. 16. — *Toute société dans laquelle la garanti n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs n'a pas de constitution.*

Je me demande pourquoi nous avons une co

ART. 17. — *La propriété étant un droit inviolab nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécess légalement constatée, l'exige évidemment, et sou d'une juste et préalable indemnité.*

Je me demande tout simplement ce que si adjectifs INVIOLABLE et SACRE.

★ Il y a quelque vingt-cinq ans, un journal enne de notre directeur perfidement le présentait a public : « Il se fait connaître sous un autre nom de son état-civil. On le dit d'origine allemande, comtale, apparenté du côté maternel avec la fa sainte de son pays ». Ceci pour expliquer q de Mongeot travaillait pour le compte de l'Alle démoralisation de la France !

Je me demande si en permettant à des mill milliers de familles de pratiquer des méthodes à la santé, notre directeur est parvenu à démor pays ?

★ Les quotidiens consacrent de nombreuses co Mode, aux futures collections de printemps. C'e nant. M. Fath déclare : « ...robes complétées d'u Saint-Martin (pauvre saint Martin !) fendu en de dos ». « Les blouses et les jupes si souplement li paraissent inséparables, les ensembles de cocktai dont la simplicité voulue est un effet de l'art », ains M. de Rauch qui ajoute : « La combinaison corsa PIEDS pour la plage en tricot blanc rappelant le baigneuses 1900 ». (Le Figaro, 4-5 fév.).

Comme ces descriptions sont captivantes !

Je me demande, vraiment naïvement, pourqu journaux on écrit tant sur la et les modes vestim si peu sur le corps humain aux belles lignes imm Dieu qui, en art, s'y entendait tout autant que couturiers.

LE PEUPLE SOUVERA

es Droits de l'Homme et du Citoyen, ise en tête de la Constitution de 1791. à l'époque, il n'y a pas eu des gens ayant tout simplement des opinions ises ? Je me demande même si de 39 contemporains n'ont pas douloureuse- en coûtait de ne pas penser comme r, ou même d'avoir le tort de ne pas

e communication des pensées et des opi- oits les plus précieux de l'homme : tout rler, écrire et imprimer librement, sauf de cette liberté dans les cas déterminés

audrait-il dire. Elles sont innombrables, s retrouver dans leur maquis, chacun 'adjoindre un spécialiste qui, bien sou- pas toutes. Puis, il faut se dépêcher nt à leurs ordonnances car elles sont loi d'hier est remplacée par celle d'au-

de libertés, autorisées par la ou les lois, s peuvent en jouir.

antie des droits de l'homme et du citoyen publique; cette force est donc instituée ous et non pour l'utilité particulière de confiée.

e que fut le 18 brumaire, le 2 décembre iscite » du 20 novembre, la Commune... nstituée pour l'avantage de tous ? Je is ça n'est là qu'une opinion, que mon

entretien de la force publique et pour les tion une contribution commune est indis- être également répartie entre tous les leurs facultés.

tres trouvaient que la dîme pesait trop s épaules. Cependant, la dîme, contrai- logie n'était pas, sous l'ancien régime, s revenus, elle leur était même, souvent, n'en parlons plus ! Elle a été supprimée placée par... nous ne nous demandons ne le savons que trop bien !

re tous les citoyens, en raison de leurs à l'étymologie : faculté : facilité à faire sibilité aurait donc été plus conforme

es citoyens ont le droit de constater par urs représentants la nécessité de la contri- consentir librement, d'en suivre l'emploi la quotité, l'assiette, le recouvrement et

si tous les citoyens consentent libre- ent à payer leur part et s'ils en déter- quotité, l'assiette, le recouvrement et

ART. 15. — *La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.*

Voilà ! Mais où se trouve-t-elle la Société ? Où siège-t-elle ? Je me le demande ! Est-ce le peuple qui forme la Société ? N'est-ce pas plutôt uniquement ses « représentants », les fonctionnaires et certains personnages occultes et tout puissants ?

Je crois que le fameux lampiste, lui, a réellement conscience de ce qu'est la société qui le brime.

ART. 16. — *Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a pas de constitution.*

Je me demande pourquoi nous avons une constitution ?

ART. 17. — *La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique légalement constatée, l'exige évidemment, et sous condition d'une juste et préalable indemnité.*

Je me demande tout simplement ce que signifient les adjectifs INVIOLABLE et SACRE.

★ Il y a quelque vingt-cinq ans, un journal ennemi acharné de notre directeur perfidement le présentait ainsi à son public : « Il se fait connaître sous un autre nom que celui de son état-civil. On le dit d'origine allemande, de famille comtale, apparenté du côté maternel avec la famille d'une sainte de son pays ». Ceci pour expliquer que Kienné de Mongeot travaillait pour le compte de l'Allemagne à la démoralisation de la France !

Je me demande si en permettant à des milliers et des milliers de familles de pratiquer des méthodes favorables à la santé, notre directeur est parvenu à démoraliser notre pays ?

★ Les quotidiens consacrent de nombreuses colonnes à la Mode, aux futures collections de printemps. C'est passionnant. M. Fath déclare : « ...robes complétées d'un manteau Saint-Martin (pauvre saint Martin !) fendu en deux dans le dos ». « Les blouses et les jupes si souplement liées qu'elles paraissent inséparables, les ensembles de cocktail et du soir dont la simplicité voulue est un effet de l'art », ainsi s'exprime M. de Rauch qui ajoute : « La combinaison corsaire VA-NU-PIEDS pour la plage en tricot blanc rappelant le maillot des baigneuses 1900 ». (Le Figaro, 4-5 fév.).

Comme ces descriptions sont captivantes !

Je me demande, vraiment naïvement, pourquoi dans les journaux on écrit tant sur la et les modes vestimentaires et si peu sur le corps humain aux belles lignes imaginées par Dieu qui, en art, s'y entendait tout autant que nos grands couturiers.

LE PEUPLE SOUVERAIN

RONSARD

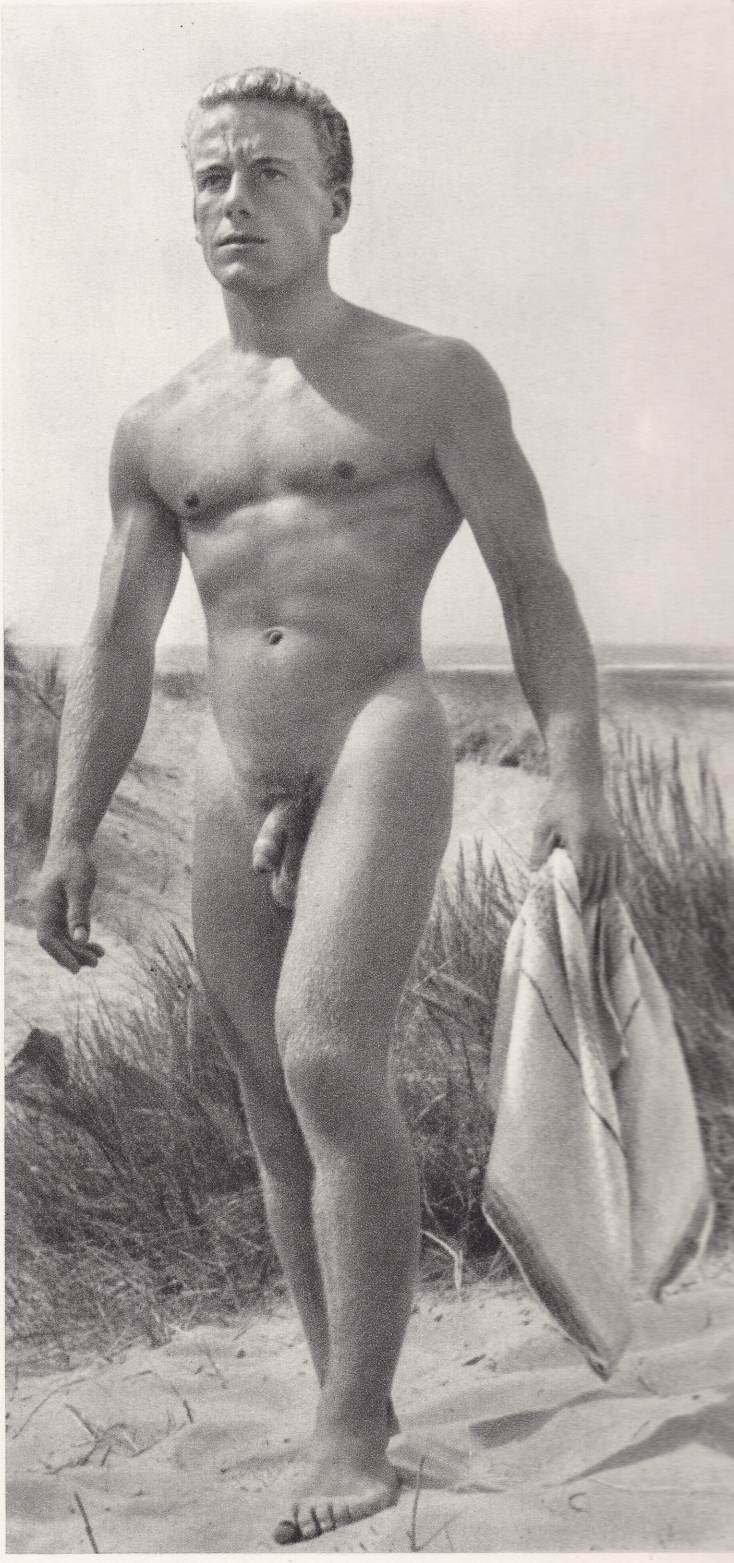
COMPLAINTE CONTRE FORTUNE[1]

« Erre innocemment tout farouche et tout nu,
« D'habis tout aussi nu, qu'il est nu de malice. »

De su la poupe assis, viendroit avecques moy,
Pauvre Villegangnon, tu fais une grand faute
De vouloir rendre fine une gent si peu caute;
Comme ton Amérique, où le peuple incognu
Erre innocemment tout farouche et tout nu,
D'habis tout aussi nu, qu'il est nu de malice.
Qui ne cognoist les noms de vertu, ny de vice,
De Sénat ny de Roy; qui vit à son plaisir,
Porté de l'apétit de son premier désir,
Et qui n'a dedans l'âme, ainsi que nous, emprainte
La frayeur de la loy qui nous fait vivre en crainte.
Mais suivant sa nature est seul maistre de soy.
Soymesmes est sa loy, son sénat et son Roy.
Qui à grands coups de soc, la terre n'importune,
Laquelle comme l'air à chacun est commune.
Et comme l'eau d'un fleuve est commun tout leur bien,
Sans procès engendrer de ce mot : Tien et mien.
Pour ce, laisse les là, ne romps plus, je te prie
Le tranquille repos de leur première vie.
Laisse les, je te prie, si pitié te remord.
Ne les tourmente plus et t'enfuy de leur bord.
Las ! si tu leur aprens à limiter la terre
Pour agrandir leurs champs, ils se feront la guerre.
Les procès auront lieu, l'amitié défaudra
Et l'aspre ambition tourmenter les viendra,
Comme elle fait icy, nous autres pauvres hommes,
Qui par trop de raisons trop misérables sommes.
Ils vivent maintenant en leur âge doré.
Certes pour le loyer d'avoir tant labouré,
De les rendre trop fins, quand ils auront l'usage
De cognoistre le mal, ils viendront au rivage
Où ton camp est assis, et en te maudissant
Iront avec le feu, ta faute punissant.
Abominant le jour que ta voile première
Blanchit sur le sablon de leur rive estrangère.
Pour ce, laisse les là et n'atache à leur col
Le joug de servitude, ainsois le dur licol
Qui les estranglerait sous l'audace cruelle
D'un tyran ou d'un juge, ou d'une loy nouvelle.
Vivez joyeusement : je voudrais vivre ainsi.
L'Iliade des maux, que ma raison travaille,
Et ceux que le malheur en se jouant me baille,
En rompant mes desseins ne m'auroit arresté,
Et gaillard, je vivrois en toute liberté.

(1) Second livre des Meslanges, 1559.

Photo Graham Bailey



Il est absolument impossible de faire admettre aux gens qui n'ont jamais pratiqué la nudité intégrale en commun qu'elle est asexuelle, ainsi que le démontre surabondamment le document de la page gauche où un magnifique athlète porte sur ses épaules une jolie et jeune femme, sans aucune émotion sensuelle. Les deux jeunes charmantes femmes de la page de droite ne sont nullement préoccupées par leur état de nudité intégrale.

(A gauche : photo Geka. A droite : photo de Sazo, prise au Sparta-Club)

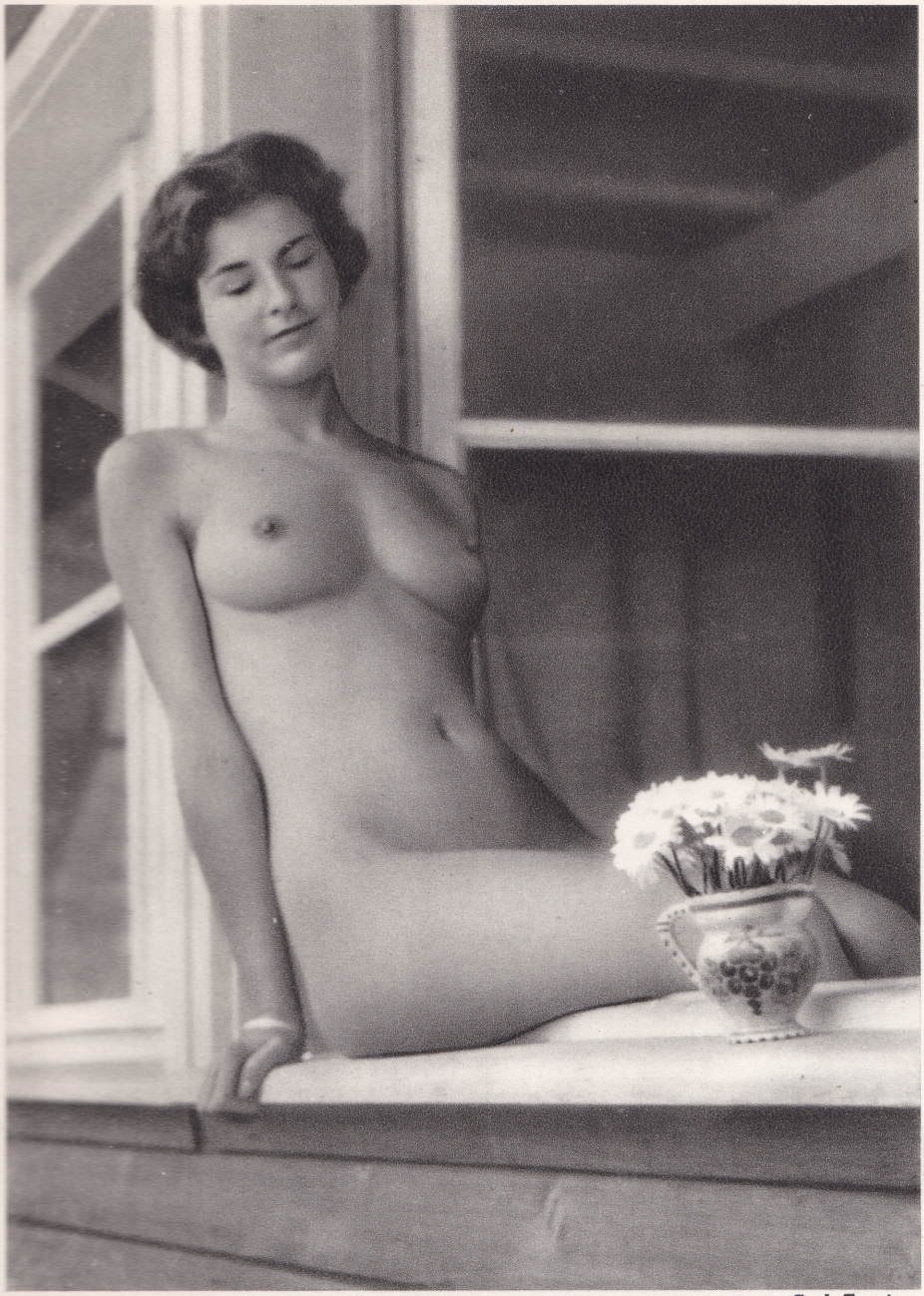


Photo Carl Frank

La femme, belle et douce

LA FEMME

Par Gilbert LAMIREAU

I. **Mains**

Frêles douces végétales
Vaines fileuses d'azur
Le bonheur s'effile et file
Entre le temps et l'oubli

Elles s'ennuient solitaires
Leurs rêves au bout des doigts
Dans l'attente de caresses.

II. **Yeux**

Ses yeux riches en légendes
Ont bu la lune et le vent
Tissé de silence et d'ombre
Langage riche en secrets
Que le sommeil éternise
Cils veuvement repliés
Sur leur inachèvement.

III. **Cheveux**

Algues volées à la nuit
Senteurs lourdes d'aventures
Je vous délivre du temps
Je vous parsème d'étoiles

Torsades de volupté
Où je sais quêter pourtant
La naissance des aurores.

IV. **Bouche**

Bouche de silence humide
La nuit coule sur ton nom
Le jour s'allège à ton rire
Le mensonge chante faux

Est-ce donc ma faute si
Ta lèvre recrée l'amour
Le jeu de la chair commence.

V. **Seins**

Amoureusement voilés
Sous mes doigts haletants d'ombre
Ils dénudent le désir
O lumineux sortilèges

Que jaillissent vos vertiges
Je sais des mots inconnus
Pour les marées furieuses.

VI. **Sexe**

Le fleuve mène à la mer
La mer aux plus hautes vagues
La vague est riche d'azur
L'azur s'entr'ouvre à l'étoile

L'étoile est à l'infini
L'infini de nous si proche
Mais ton âme est au delà.

VII. **Cœur**

Sous un globe d'or et d'ombre
Il bat farouche et secret
Il dément jusqu'au silence
Il nargue jusqu'au désir

Il est calme comme un livre
Jusqu'à l'heure de l'envol
Sensiblement insensible.

Rendre le goût de la beauté populaire[1]

Une belle demeure seigneuriale du XVII^e^ siècle aux lignes pures et harmonieuses sans vaines ornementations. Un beau parc à la française la sépare d'une haute grille surmontée fièrement des armes royales aux trois lys des Bourbons et devant cette entrée majestueuse, une allée s'étend, à perte de vue, bordée d'une forêt de haute futaie.

De chaque côté de ce château s'élèvent, beaux et simples également, de vastes bâtiments.

Au XX^e^ siècle il est difficile, sinon impossible, pour des particuliers d'entretenir un tel domaine. Cependant, celui-ci tient comme au temps de sa fondation qui remonte à l'an 1639. Quel est donc le richissime seigneur qui, de nos jours, peut s'offrir le luxe de posséder une telle propriété de campagne ?

C'est l'Etat. Bien entendu.

Et qui vit dans ces bâtiments parfaitement entretenus, se promène dans ces allées sablées qui dessinent de vertes pelouses aux massifs fleuris ?

En vérité, un seigneur : le cheval « la plus belle conquête de l'homme ». Ici, on pourrait croire que la plus belle conquête du cheval est l'homme qu'il semble avoir asservi car tout y est organisé pour son confort et pour que, dans un lieu idéal et parfaitement choisi, il puisse développer au plus haut degré les qualités inhérentes à sa race.

Les squelettes de ses ancêtres sont gardés et exposés à l'admiration des visiteurs.

Nos lecteurs l'auront deviné, il s'agit là du haras du Pin qui fut fondé par Colbert.

Son administration comprend (indépendamment des employés de l'Administration centrale et des membres du Conseil supérieur des haras) un directeur (inspecteur général des haras), six inspecteurs généraux, vingt-deux directeurs et vingt-deux sous-directeurs, enfin des surveillants, vétérinaires, brigadiers, palefreniers, etc.

Tout est donc magnifiquement, splendidement et méticuleusement organisé pour que Sa Majesté le Cheval puisse vivre et se reproduire dans des conditions d'hygiène parfaite.

Je ne connais aucun lieu semblable en France réservé à la sauvegarde de la race humaine.

Au haras du Pin, on ne fait pas du « lapinisme »; mais de l'eugénisme.

Bon pour les hommes de se reproduire en quantité sans tenir compte de la qualité !

Et quand on construit pour eux, peu importe le lieu et sa beauté et sa salubrité !

Ciment armé, lignes géométriques sans harmonie; pièces petites, chaudes l'été, froides l'hiver, hygiène matérielle ? peut-être; mais pas d'hygiène pour le cerveau. Le silence, la verdure, l'harmonie et la beauté qui élèvent les pensées et les sentiments sont remplacés par la radio.

Les stades, les écoles et les habitations ressemblent aux bureaux et aux usines.

Est-ce vraiment l'homme qui s'était fixé comme idéal de vie tranquille, douce et belle : « Une chaumière et un cœur ? ».

⁂

Diderot disait : « Il faut rendre le goût de la beauté populaire ». Oui, il faut rendre le goût de la beauté populaire. C'est ce goût qui affine les mœurs et mène à la moralité car ce qui est immoral est laid, incontestablement. Il faut donc apprendre et permettre aux gens de trouver dans la simple nature la beauté qui émeut et élève l'esprit et lui donne une quiétude équilibrante qui agit salutairement sur le corps.

Le nudiste, *le* gymnosophe *ne doit pas faire que de « l'apollisme ». Il ne suffit pas de se mettre nu pour vivre mieux, pour s'équilibrer et s'élever au-dessus du vulgaire; il faut revenir à cet état de nature en acceptant un idéal de perfection en toute chose. Il faut vivre dans une ambiance de beauté réelle afin de s'en imprégner intimement.*

En conséquence, un centre de gymnité doit être parfaitement organisé : ordonné, propre, méticuleusement propre, ainsi que le haras du Pin et, autant que faire se peut, constamment embelli. Avec un peu d'imagination, beaucoup de courage et d'eau de chaux on peut faire des merveilles.

Le château d'Aigremont, si magnifiquement situé, avec son parc planté d'arbres séculaires, sa belle piscine et ses vastes pièces élégantes est un lieu idéal qui pourrait soutenir la comparaison avec le haras du Pin.

Il a l'incontestable avantage d'être réservé aux humains.

Si le haras du Pin est si beau c'est que la saillie d'un étalon rapporte beaucoup d'argent à l'Etat, tandis que l'œuvre de chair des hommes, lorsqu'elle est féconde, lui en coûte.

(1) Diderot.

LA GYMNOSOPHI

PAR LE DOCTEUR H

MEMBRE DE LA COMMISSION D'HYGI
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Sous la douche, au bord de la piscine du Sparta-Club

Photo Robert Charroux

« Je me représente le monde
temple dans lequel la lumiè
et juste au milieu. Là, no
divers côtés, nous nous tr
avec des hommes que nous
en cela est la joie. »

« Il se pourrait qu'un jour,
l'abîme surgisse l'homme no
en main le cours effectif des
enfin cette cité merveilleuse
chie enfin des anciennes lois

Déjà parmi les anciens penseurs, Pytha
Aristote ont été les premiers à esquisser les
cité idéale de bonheur. Platon y réfléchit l
dès qu'il désespère de régler le fonctionnem
selon son idée, il se désintéresse volontiers.
vie commune, indifférent aux misères et
hommes. Aussi a-t-il compris, peut-être pa
pour n'avoir rien su établir de solide, que nu
ses prétentions n'enclôt une vérité définitive.

Pythagore fonde le premier groupement d
s'imposaient l'obligation de la communauté
chercher par l'amour et le savoir à réaliser
l'équilibre harmonieux du corps et de l'espri
avec les lois immuables de la nature.

La révolution démagogique et l'incendie
vers 450 avant Jesus-Christ mit fin au pouvo
pythagoriciens.

Ovide, hanté à son tour par le rêve d'un
écrit : « alors on vit naître l'âge d'or où la
ne contraignaient personne, où par son p
chacun suivait les règles de la justice et d
La terreur et les supplices étaient ignorés. O
des lois menaçantes gravées sur des tables
ni le fer n'avaient point encore été façonnés
meurtriers ».

LA GYMNOSOPHIE

PAR LE DOCTEUR HERSCOVICI

MEMBRE DE LA COMMISSION D'HYGIÈNE
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

s la douche, au bord de la piscine du Sparta-Club

Photo Robert Charroux

« Je me représente le monde comme un énorme temple dans lequel la lumière tombe d'en haut et juste au milieu. Là, nous tous venus de divers côtés, nous nous trouverons ensemble avec des hommes que nous n'attendions pas; en cela est la joie. »

Tolstoï

« Il se pourrait qu'un jour, au bord même de l'abîme surgisse l'homme nouveau, qui prendra en main le cours effectif des choses et réalisera enfin cette cité merveilleuse de bonheur affranchie enfin des anciennes lois de la jungle. »

Déjà parmi les anciens penseurs, Pythagore, Platon et Aristote ont été les premiers à esquisser les éléments d'une cité idéale de bonheur. Platon y réfléchit longtemps mais dès qu'il désespère de régler le fonctionnement de la cité selon son idée, il se désintéresse volontiers. Il s'isole de la vie commune, indifférent aux misères et aux folies des hommes. Aussi a-t-il compris, peut-être par expérience et pour n'avoir rien su établir de solide, que nul règne, malgré ses prétentions n'enclôt une vérité définitive.

Pythagore fonde le premier groupement dont les membres s'imposaient l'obligation de la communauté des biens et de chercher par l'amour et le savoir à réaliser non seulement l'équilibre harmonieux du corps et de l'esprit, mais l'accord avec les lois immuables de la nature.

La révolution démagogique et l'incendie de Metaponte vers 450 avant Jesus-Christ mit fin au pouvoir politique des pythagoriciens.

Ovide, hanté à son tour par le rêve d'une cité heureuse, écrit : « alors on vit naître l'âge d'or où la force et les lois ne contraignaient personne, où par son propre penchant chacun suivait les règles de la justice et de la bonne foi. La terreur et les supplices étaient ignorés. On ne lisait point des lois menaçantes gravées sur des tables d'airain. L'airain ni le fer n'avaient point encore été façonnés en instruments meurtriers ».

Au XV[e] siècle, Thomas Morus décrit d'une façon fort pittoresque la fameuse cité idéale dans son œuvre « l'Ile de l'Utopie » et le philosophe Campanella dans son livre « la Cité du Soleil ». Ainsi l'idée d'un gouvernement « scientifique » dans la cité idéale devait faire du chemin et se développer dans les temps modernes.

A la même époque, les juristes ébauchent la théorie du « droit naturel » qui va prendre de l'ampleur au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, avec Althusius, Gratius, Burlagni et Pufendorff. L'on pourrait y rattacher les projets ultérieurs comme la « paix perpétuelle » de l'abbé de Saint-Pierre et de Kant. Dans son Histoire de l'Humanité, Herder met en évidence l'étroite liaison qui relie l'homme à la nature, au milieu ambiant; les générations et les individus. Le progrès humain étant selon ce penseur un processus naturel où tout se tient et s'effectue d'après des lois inéluctables.

La doctrine du « contrat social » déjà esquissé auparavant par Hobbes et les théoriciens du droit naturel prend un sens nouveau dans le « Contrat social » de J.-J. Rousseau. Son homme ressemble au surhomme. Le socialisme devrait, d'après d'autres penseurs, bouleverser les données du problème et provoquer des modifications de structure jusqu'aux régimes dominants. Rathenau proposa la conception de la « mécanisation du monde » qui rappelle la conception de Cournot. De cette mécanisation, l'auteur pense que la planète surpeuplée pourrait tirer ses moyens de subsistance et d'existence.

Alors que Max Stirner exalte l'homme libre et personnel « il faut libérer le moi, disait-il, le libérer non seulement des préjugés, mais de toutes aspirations altruistes, ne pas chercher la liberté collective qui crée de nouvelles chaînes, mais se dresser contre l'Etat et ne pas être dupe ni de la vanité, ni de l'amour ». Conception à rejeter, car l'homme n'acquiert un destin que par des liens acceptés avec d'autres hommes qui finissent par devenir siens.

A toute époque, la souffrance et l'épreuve ont pesé sur l'homme. Aujourd'hui, il voudrait s'en délivrer par une action concertée qui s'efforcerait d'organiser l'ensemble du monde avec un maximum de justice. La Gymnosophie a ouvert largement cette voie qui mène à la libération de l'homme, en formulant une affirmation efficiente qui brise toutes contradictions et oppositions, c'est-à-dire que le but de la vie c'est la vie même et le maintien de la vie. Mais la vie vécue d'une certaine manière.

Le bien et le mal, la justice et la violence, la vertu et le vice sont tissés de mêmes éléments, la différence est que le premier terme exprime, ordre, harmonie et le second anarchie et chaos. Qui dit harmonie entend équilibre, et la Gymnosophie cherche à réaliser par tous les moyens scientifiques l'équilibre moral et physique de l'homme. Et c'est grâce à cette idée morale qui organise la vie individuelle que les adeptes de la gymnosophie fraternisent aisément au delà des frontières. Car une humanité profonde nous lie tous les uns aux autres, et ce qui nous a fait conquérir la nature doit nous faire conquérir la vie.

Nombreuses sont les jeunes mères d pratiquent la gymnité et la font

siècle, Thomas Morus décrit d'une façon fort
la fameuse cité idéale dans son œuvre « l'Ile de
le philosophe Campanella dans son livre « la Cité
. Ainsi l'idée d'un gouvernement « scientifique »
é idéale devait faire du chemin et se développer
emps modernes.

ême époque, les juristes ébauchent la théorie du
rel » qui va prendre de l'ampleur au XVII[e] et au
les, avec Althusius, Gratius, Burlagni et Pufendorff.
ait y rattacher les projets ultérieurs comme la
étuelle » de l'abbé de Saint-Pierre et de Kant. Dans
e de l'Humanité, Herder met en évidence l'étroite
relie l'homme à la nature, au milieu ambiant;
tions et les individus. Le progrès humain étant
enseur un processus naturel où tout se tient et
d'après des lois inéluctables.

rine du « contrat social » déjà esquissé auparavant
s et les théoriciens du droit naturel prend un sens
dans le « Contrat social » de J.-J. Rousseau. Son
ssemble au surhomme. Le socialisme devrait, d'après
enseurs, bouleverser les données du problème et
des modifications de structure jusqu'aux régimes
. Rathenau proposa la conception de la « méca-
u monde » qui rappelle la conception de Cournot.
écanisation, l'auteur pense que la planète surpeu-
ait tirer ses moyens de subsistance et d'existence.

que Max Stirner exalte l'homme libre et personnel
bérer le moi, disait-il, le libérer non seulement
gés, mais de toutes aspirations altruistes, ne pas
a liberté collective qui crée de nouvelles chaînes,
resser contre l'Etat et ne pas être dupe ni de la
de l'amour ». Conception à rejeter, car l'homme
un destin que par des liens acceptés avec d'autres
ui finissent par devenir siens.

époque, la souffrance et l'épreuve ont pesé sur
Aujourd'hui, il voudrait s'en délivrer par une action
qui s'efforcerait d'organiser l'ensemble du monde
maximum de justice. La Gymnosophie a ouvert
cette voie qui mène à la libération de l'homme,
nt une affirmation efficiente qui brise toutes contra-
oppositions, c'est-à-dire que le but de la vie c'est
me et le maintien de la vie. Mais la vie vécue
aine manière.

et le mal, la justice et la violence, la vertu et le
issés de mêmes éléments, la différence est que le
me exprime, ordre, harmonie et le second anarchie
Qui dit harmonie entend équilibre, et la Gymno-
rche à réaliser par tous les moyens scientifiques
moral et physique de l'homme. Et c'est grâce à
morale qui organise la vie individuelle que les
e la gymnosophie fraternisent aisément au delà
res. Car une humanité profonde nous lie tous les
utres, et ce qui nous a fait conquérir la nature doit
conquérir la vie.

Photo Geka

Nombreuses sont les jeunes mères de famille qui, comme celle-ci pratiquent la gymnité et la font pratiquer à leurs enfants.

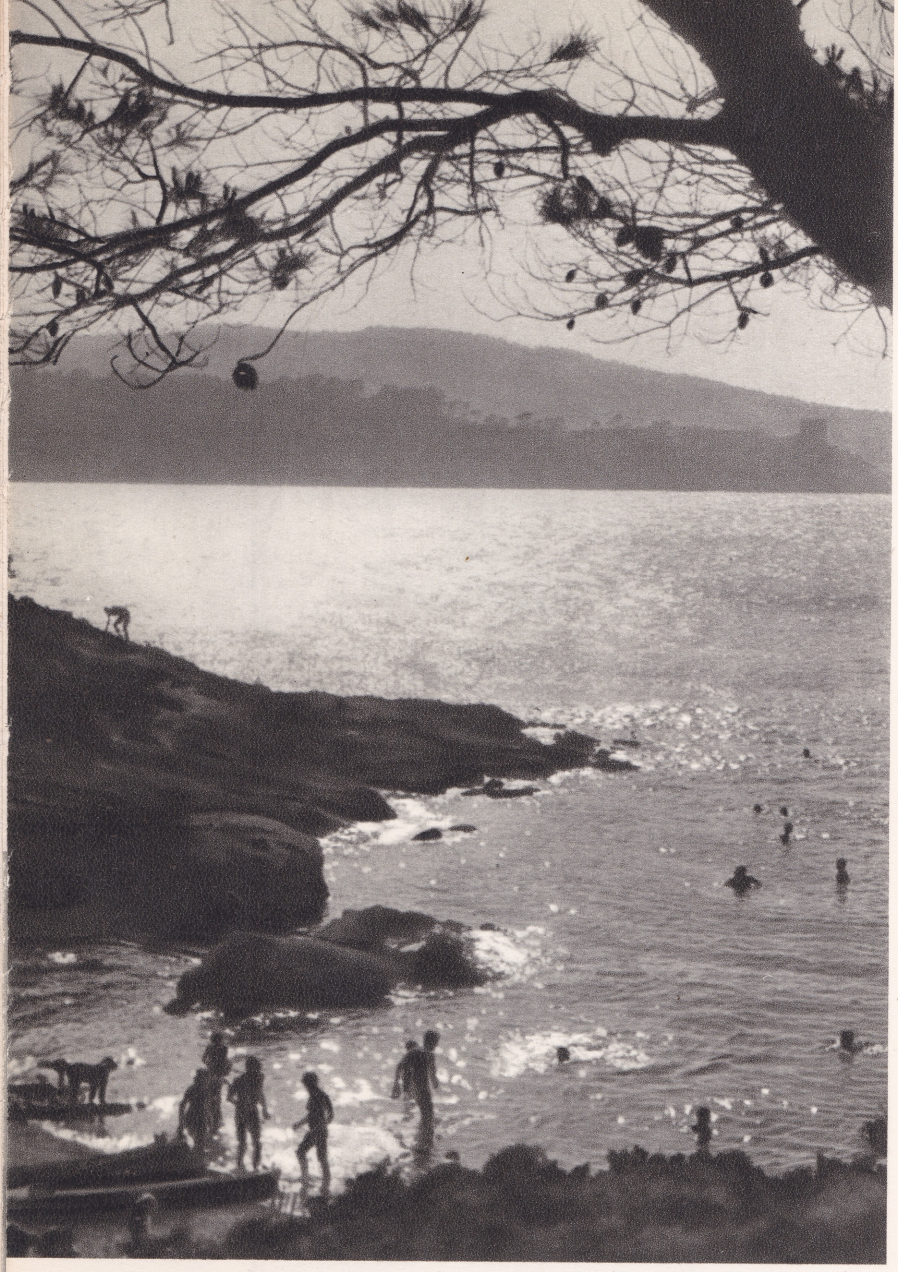


Photo C. R.

A l'Ile du Levant, paradis des naturistes et des gymnosophes de tous les pays du monde.

La Gymnosophie n'ignore pas le rôle de l'éducation des jeunes générations, éducation qui doit retrouver, selon Jaspers, le rôle qu'elle a joué à ses meilleurs moments, si elle doit rendre possible à l'homme de devenir un être réellement humain dans une continuité historique et elle ne pourra y arriver qu'en se fondant sur une foi capable de communiquer indirectement aux individus un contenu spirituel au sein même de la formation intellectuelle et technique. **L'accroissement de notre savoir doit enrichir les qualités de notre être, en allant toujours au beau, au vrai et à l'action juste.**

La conception gymnosophique est susceptible de modifier la communauté humaine et aussi de lui donner une orientation rationnelle. Car ce ne sont pas les rapports politiques existant entre les peuples qu'il faudrait modifier, mais l'homme lui-même. Un lien moral intérieur devra consolider chaque collectivité. La défense de ces valeurs essentielles

du monde, nous fera gagner cette paix contentement profond qu'aucun système politi jamais donné.

Dans l'univers industriel, fragmentaire, a cette fourmilière humaine trimant aux besog et s'abrutissant à la fois, dans la ville ulcéré les durs métiers, la lutte pour l'existence hâve où trouver le véritable visage humain ? Car cités du monde règnent l'anarchie, la misère social, partout dans le monde une minorité quine et hypocrite sème le chaos dans les af toujours courbée vers le champ de ses propre y est incertitude et on y ignore où l'on va finira. Et pourtant, le point d'aboutissement sociale, selon Jaspers, **ne peut être qu'une société dans laquelle il n'y aura plus d'idéologie, et religion, plus d'Etat, plus aucune exploitation ment l'humanité unifiée tout entière sous forme fondée sur la Justice et répondant à tous les b liberté générale.** La conception gymnosophiqu ment restaurer l'unité de l'homme, réaliser synthèse de l'intelligence et de l'âme et un no de toutes les forces humaines, afin de vaincre héréditaires et rendre intelligible tout ce qui ét la nature.

La violence est nécessaire à la force pou biens de quelques privilégiés, elle est enco pour les défendre. Si le meurtre est inqualifi termes humains, doit-on laisser triompher le monde ? La Gymnosophie veut refaire l'unité faisant sentir à tous une communauté d'origine d'idéal. Car la cité gymnosophique ne peut s' le travail, la responsabilité de chacun de no lioration de l'effort et l'allégement de la peine le combat de maux nuisibles à l'épanouissemen être de la vie humaine et enfin sur la paix daire de tous les humains. Seule cette conce envergure est susceptible de rallier tous les es volonté d'abord pour combattre toutes les for tisme séculaire, ensuite pour nous arracher intolérances et antipathies qui nous divisent toutes les oppositions et divergences qui nou uns des autres. Jouir enfin de la plus grand bien-être, laisser s'épanouir partout la vie in morale, n'est-ce pas laisser aux humains l'usage forces et surtout de leur raison, à seule fin qu aspirations puissent devenir une réalité.

En s'élevant à cette sérénité affranchie de et de toute passion, à une vie vraie, dépouillée d ficiel et superflu, la sagesse sera de vivre se en s'entraidant, de chercher le bonheur sans naturelles, maîtriser, briser ses instincts et culti Alors, il arrivera donc ce moment dont parle soleil n'éclairera plus sur la terre que des h qui n'auront d'autre maître que la raison.

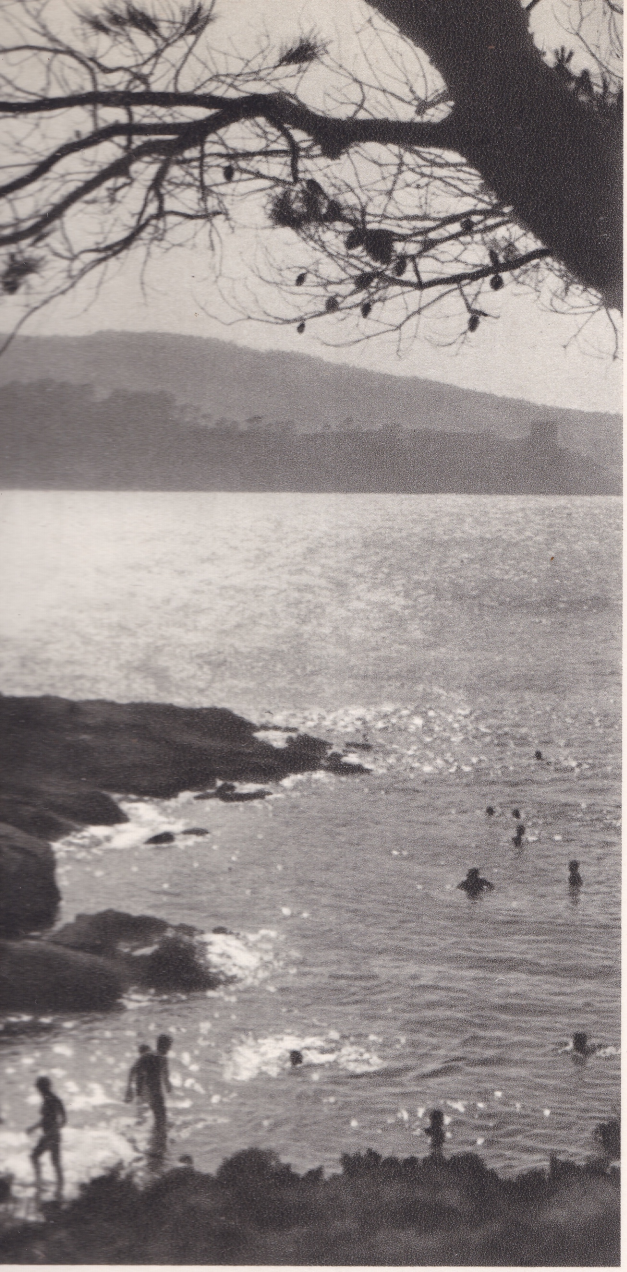


Photo C. R.

du Levant, paradis des naturistes et des gymnosophes de tous les pays du monde.

mnosophie n'ignore pas le rôle de l'éducation des nérations, éducation qui doit retrouver, selon Jaspers, u'elle a joué à ses meilleurs moments, si elle doit ossible à l'homme de devenir un être réellement dans une continuité historique et elle ne pourra qu'en se fondant sur une foi capable de communi- ectement aux individus un contenu spirituel au sein la formation intellectuelle et technique. **L'accroisse- notre savoir doit enrichir les qualités de notre être, toujours au beau, au vrai et à l'action juste.**

nception gymnosophique est susceptible de modifier anauté humaine et aussi de lui donner une orien- onnelle. Car ce ne sont pas les rapports politiques entre les peuples qu'il faudrait modifier, mais lui-même. Un lien moral intérieur devra consolider ollectivité. La défense de ces valeurs essentielles du monde, nous fera gagner cette paix de l'âme, ce contentement profond qu'aucun système politique ne nous a jamais donné.

Dans l'univers industriel, fragmentaire, artificiel, « dans cette fourmilière humaine trimant aux besognes manuelles et s'abrutissant à la fois, dans la ville ulcérée, les masures, les durs métiers, la lutte pour l'existence hâve et misérable » où trouver le véritable visage humain ? Car dans toutes les cités du monde règnent l'anarchie, la misère et le désordre social, partout dans le monde une minorité haineuse, mesquine et hypocrite sème le chaos dans les affaires de l'Etat, toujours courbée vers le champ de ses propres intérêts. Tout y est incertitude et on y ignore où l'on va et quand cela finira. Et pourtant, le point d'aboutissement de l'évolution sociale, selon Jaspers, **ne peut être qu'une société sans classes, dans laquelle il n'y aura plus d'idéologie, et donc plus de religion, plus d'Etat, plus aucune exploitation, mais uniquement l'humanité unifiée tout entière sous forme d'une société fondée sur la Justice et répondant à tous les besoins dans la liberté générale.** La conception gymnosophique veut ardemment restaurer l'unité de l'homme, réaliser une nouvelle synthèse de l'intelligence et de l'âme et un nouvel équilibre de toutes les forces humaines, afin de vaincre nos ennemis héréditaires et rendre intelligible tout ce qui était inscrit dans la nature.

La violence est nécessaire à la force pour accroître les biens de quelques privilégiés, elle est encore nécessaire pour les défendre. Si le meurtre est inqualifiable dans les termes humains, doit-on laisser triompher le mal dans le monde ? La Gymnosophie veut refaire l'unité humaine en faisant sentir à tous une communauté d'origine et une parenté d'idéal. Car la cité gymnosophique ne peut s'édifier que sur le travail, la responsabilité de chacun de nous, sur l'amélioration de l'effort et l'allégement de la peine humaine, sur le combat de maux nuisibles à l'épanouissement et au bien-être de la vie humaine et enfin sur la paix et l'union solidaire de tous les humains. Seule cette conception de large envergure est susceptible de rallier tous les esprits de bonne volonté d'abord pour combattre toutes les formes du despotisme séculaire, ensuite pour nous arracher à toutes les intolérances et antipathies qui nous divisent et harmoniser toutes les oppositions et divergences qui nous séparent les uns des autres. Jouir enfin de la plus grande somme de bien-être, laisser s'épanouir partout la vie intellectuelle et morale, n'est-ce pas laisser aux humains l'usage libre de leurs forces et surtout de leur raison, à seule fin que leurs hautes aspirations puissent devenir une réalité.

En s'élevant à cette sérénité affranchie de toute crainte et de toute passion, à une vie vraie, dépouillée de tout le superficiel et superflu, la sagesse sera de vivre selon la nature, en s'entraidant, de chercher le bonheur sans violer les lois naturelles, maîtriser, briser ses instincts et cultiver son esprit. Alors, il arrivera donc ce moment dont parle Cournot, où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, qui n'auront d'autre maître que la raison.

SAINT-EXUPERY

par PIERRE MARIE

Le 31 juillet 1944, Antoine de Saint-Exupéry décollait son avion de Bastia (Corse) pour une reconnaissance sur la région Grenoble-Nancy. Il ne devait jamais revenir. Il avait 44 ans. Cette mission était la dernière qu'on lui confiait, en raison de son âge (1).

Avec lui disparaissait un grand aviateur du temps de paix, un de ceux qui, avec Mermoz, Guillaumet et d'autres, assurèrent au péril de leur vie les premières liaisons aériennes Toulouse-Casablanca, puis Casablanca-Dakar et, enfin, la ligne de l'Atlantique sud et celle du continent sud-américain.

Sa disparition a été une perte infiniment douloureuse, immense, non seulement pour ses proches, ses familiers, ses camarades, mais aussi pour tous les amis inconnus et innombrables, les lecteurs et admirateurs à la fois du pilote que maints accidents n'avaient pas trahi, du littérateur et du penseur.

Car non seulement « Saint-Ex » fut un écrivain de grande classe, ayant admirablement évoqué la vie des pilotes des lignes de navigation aérienne, mais il restera un exemple, un modèle pour les hommes libres, pour ceux ne participant pas, pour ceux toujours empressés à chercher la vérité et à la servir.

⁂

Son œuvre comporte peu de volumes, mais est riche d'enseignements de tout ordre.

Après « Courrier-Sud », édité en 1928, « Vol de nuit », écrit en 1930 et qui valut à l'auteur le prix Fémina 1931, il faut attendre 1939, pour que paraisse « Terre des Hommes », pour lequel « Saint-Ex » reçut le grand prix du roman de l'Académie française.

Puis, à partir de 1942, et comme s'il avait eu le pressentiment que ses jours étaient comptés, il publie coup sur coup « Pilote de guerre » (1942), « Le Petit Prince » et « Lettre à un Otage » (1943). Ses derniers manuscrits paraîtront en 1948 (« La Citadelle ») et en 1953 (« Carnets »).

Ses livres sur l'aviation ont connu maintes éditions et furent traduits en de nombreux pays : Amérique, Allemagne, Danemark, Hongrie, Espagne, Hollande, Portugal, Israël, Suède, Japon. C'est dire l'audience rencontrée, dans le monde entier, par l'écrivain ayant su faire revivre pour des lecteurs de tant de langages, l'existence, parfois surhumaine, des pionniers de l'aviation commerciale, des prospecteurs, des jalonneurs de lignes à établir, pour que marchandises et courriers arrivent de plus en plus vite, et que les avions améliorent sans cesse leurs moyennes, leurs horaires.

Performances toujours meilleures, mais qui, comme la plupart des progrès ont été payées de lourds sacrifices humains (2).

⁂

Reste le penseur.

Le penseur dont les idées rendent un son nouveau, ou trop peu entendu.

Seul avec quelques hommes en Mauritanie, pour sauver un avion, il est attaqué par des dissidents. « Pour la première fois, écrit-il, j'ai senti siffler les balles sur ma tête ». Et il ajoute ceci :

« Mais j'ai aussi compris ce qui m'avait toujours étonné, pourquoi Platon (ou Aristote ?) place le courage au dernier rang des vertus. Ce n'est pas fait de bien beaux sentiments, un peu de rage, un peu de vanité, beaucoup d'entêtement et du plaisir sportif vulgaire. Jamais plus, je n'admirerai un homme qui ne serait que courageux. »

Saint-Exupéry avait compris qu'il y avait d'autres buts et d'autres vertus pour l'individu. Et aussi d'autres tâches plus humains, plus utiles, plus nobles que la guerre. Celle, par exemple, de rapprocher les humains. N'a-t-il pas écrit : « la grande œuvre, c'est d'unir les hommes ». Et ceci encore, « le contraire de la violence ce n'est pas la faiblesse, c'est la force ».

Il avait saisi l'abaissement de tant de consciences, de moralités. Aussi quel désenchantement dans ses notes, dans ses lettres, mais quelle leçon aussi ! et qui ne doit pas être perdue.

⁂

Il avait senti cette décadence de l'esprit, du sens critique, de la faculté de raisonner chez tant d'individus.

« Je suis triste pour ma génération qui est vide de toute substance humaine, (note-t-il dans une lettre), qui n'ayant connu que le bar, les mathématiques et les Bugatti, comme forme de vie spirituelle, se trouve aujourd'hui dans une action strictement grégaire qui n'a plus aucune couleur... il ne reste rien que la voix du robot de la propagande. Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, se font robot... » (3).

« Il faut absolument parler aux hommes, ajoutait-il, hâtons nous de le faire avant qu'il ne soit trop tard ».

L'écrivain était hanté par les divisions de son pays : « Il y a un malaise français (notait-il) un malaise grave... à quoi bon s'embourber dans les anciens litiges ?... Nos litiges valent-ils nos haines ? Qui peut jamais prétendre avoir absolument raison ? Ah ! Français, il suffirait, pour faire la paix entre nous, de ramener nos dissentiments à leurs proportions véritables ».

Ailleurs, il dit aussi : « Je suis las des polémiques, des exclusives, des fanatismes. Je puis entrer chez moi sans m'habiller d'un uniforme, sans me soumettre à la récitation d'un Coran, sans renoncer à quoi que ce soit de ma patrie intérieure ».

Sans doute, sa position indépendante agrandit le vide autour de lui, car il écrit encore : « J'ai très peu d'amis... je n'ai besoin de rien. J'ai décidément des dispositions monacales. Je n'ai personne, jamais, à qui parler ».

Et sa dernière lettre portait ce passage : « ...si je suis descendu (c'est ce qui est arrivé) je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier ».

On pourrait multiplier les citations. C'est « Saint-Ex » qui proclame, pour fustiger ceux voulant s'enrichir : « En travaillant pour les seuls biens matériels nous bâtissons nous-même notre prison ».

Comme c'est vrai !

⁂

Mais littérateur, aviateur, inventeur, homme complet, s'apparentant aux plus grands (4), « Saint-Ex » était surtout hanté par la civilisation (fausse et médiocre en maints domaines) dans laquelle nous sommes engagés. Il méprisait « ce siècle de la publicité, du système Bedeau, des régimes totalitaires... » « Je hais mon époque de toutes mes forces, l'homme y meurt de soif... ce qu'il faut, c'est rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles... on ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés... » « Il n'y a qu'un problème, qu'un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit, plus haut encore que la vie de l'intelligence ».

---

(1) Il aurait pu ne pas voler pour cette raison. Mais ayant décrit les aspects de l'aviation de chasse, il n'acceptait pas d'être seulement spectateur. Sentiment d'une belle élévation et qui témoigne d'une haute probité intellectuelle et morale. D'autant plus qu'il se cantonna dans des missions de reconnaissance.

(2) M. Jules Roy a comparé le talent de Saint-Exupéry à celui de Conrad, le grand écrivain de la mer.

(3) On trouve des pensées de même ordre dans le livre posthume de H. de Man « L'Ere des Masses et le déclin de la Civilisation » (Flammarion, édit.). Et dans les notes émouvantes de Simone Weil — trop tôt partie, elle aussi, comme « Saint-Ex » — on reconnaît des résonances semblables. Notons ce rapprochement chez trois écrivains qui vraisemblablement ne se sont pas connus.

(4) Dans « Passion de Saint-Exupéry » (Gallimard, édit.) M. Roy, déjà cité, montre l'extraordinaire machine à penser, l'encyclopédiste, le savant et mathématicien, rappelant — par certains côtés — Pascal et Léonard de Vinci, que fut l'aviateur disparu.

Photo Colin R. Clark

« En Afrique Centrale, écrit Emil Ludwig dans la « VIE D'UN FLEUVE », les belles races restent entièrement nues ». En Europe, grâce à la pratique de gymnité intégrale, aux multiples bienfaits, une belle race se forme si nous en jugeons par les documents que nous pouvons maintenant reproduire.
A gauche : jeune Anglaise. A droite : jeune Allemande.

Je note ceci, encore, que beaucoup pourraient méditer : « Les liens d'amour qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres comme aux choses sont si peu tendus, si peu denses que l'homme ne sent plus l'absence comme autrefois ».

Puis le grand pilote revient encore sur le déclin du monde actuel : « Où allons-nous, nous aussi, à cette époque de fonctionnariat universel ? L'homme robot, l'homme termite oscillant du travail à la chaîne à la belote. L'homme châtré de tout pouvoir créateur, l'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard ».

⁂

On ne peut mesurer exactement l'ampleur, l'importance de la perte causée par la mort de l'auteur de « Vol de Nuit », mais elle est certainement immense.

Il nous manque terriblement. Cette grande et pure lueur (il disait avoir découvert l'herbe des chemins, les moutons et les oliviers et que ceux-ci ont un autre rôle que de battre la mesure devant des vitres d'autos roulant à 130 à l'heure) apparue dans notre horizon s'est éteinte trop vite, trop tôt. Son message n'était pas achevé, qui nous fait défaut aujourd'hui.

A l'heure ou tant de « mauvais bergers » embrouillent comme à plaisir — ou par intérêt — les pistes ou les pas humains s'avancent, parfois en tâtonnant, voire avec angoisse, les hommes libres ressentent leur solitude plus encore depuis la disparition de l'écrivain dont j'ai tenté, ici, de donner une image.

Mais, peut-être, s'il avait survécu, « Saint-Ex » devant la « grégarisation » montante, aurait poussé, à son tour, un cri de désespoir semblable à celui d'un autre évrivain, le Roumain Panaït Istrati. Celui-ci, vilipendé par ses anciens amis politiques dont il s'était un de ses derniers livr les hommes qui se trou vie, en désaccord semi blables. Je suis un de

Nous ne saurons ja les derniers enseigneme du pilote qui planait seulement dans la car mais également par ses nous a donné, par tout apprendre encore et q pas (5).

(5) Je reviendrai, sans messages que nous a l et complet.

L'HOMM DEVANT LA MÉD

La science a asservi l'obéissance exclusive en notre siècle, la pire des servitudes. Elle s' comme d'une proie. Mai l'assimiler ni l'englober Le corps humain est ain immuable n'asservit ses Aussi est-on amené, p moyen de le connaître les abstractions de la plus mouvant mais plus la physique, la chimie refusent, demandons-le morale, à la croyance

Il faut savoir être quand elle a été appl de l'homme, nous a efforts. Le laboratoire, déceler que quelques organique. Les coupe révélé la pensée, les restées muettes sur l' été imposées, par la humaines. Mais la méd que le problème de l'énergie vitale ait ét compte des éléments, dérables et inconnai guérir l'individu.

Quelques réactions certaines guérisons, diens des énergies d de la pensée, des re spirituel sur l'activité tendances, le caractère et de la douleur, l'imag mental intervient au fautes alimentaires, le notre hérédité, dans maladies.

(1) Plon, édit.

Photo Colin R. Clark

Afrique Centrale, écrit Emil Ludwig dans la « VIE D'UN FLEUVE », les belles s restent entièrement nues ». En Europe, grâce à la pratique de gymnité intégrale, multiples bienfaits, une belle race se forme si nous en jugeons par les documents que nous pouvons maintenant reproduire.
A gauche : jeune Anglaise. A droite : jeune Allemande.

ci, encore, que beaucoup pourraient es liens d'amour qui nouent l'homme aux êtres comme aux choses sont us, si peu denses que l'homme ne bsence comme autrefois ».

rand pilote revient encore sur le nde actuel : « Où allons-nous, nous tte époque de fonctionnariat uni- mme robot, l'homme termite oscil- ail à la chaîne à la belote. L'homme out pouvoir créateur, l'homme que e en culture de confection, en cul- d ».

⁂

eut mesurer exactement l'ampleur, de la perte causée par la mort de « Vol de Nuit », mais elle est cer- mmense.

Il nous manque terriblement. Cette grande et pure lueur (il disait avoir découvert l'herbe des chemins, les moutons et les oliviers et que ceux-ci ont un autre rôle que de battre la mesure devant des vitres d'autos roulant à 130 à l'heure) apparue dans notre horizon s'est éteinte trop vite, trop tôt. Son message n'était pas achevé, qui nous fait défaut aujourd'hui.

A l'heure ou tant de « mauvais bergers » embrouillent comme à plaisir — ou par intérêt — les pistes ou les pas humains s'avancent, parfois en tâtonnant, voire avec angoisse, les hommes libres ressentent leur solitude plus encore depuis la disparition de l'écrivain dont j'ai tenté, ici, de donner une image.

Mais, peut-être, s'il avait survécu, « Saint-Ex » devant la « grégarisation » montante, aurait poussé, à son tour, un cri de désespoir semblable à celui d'un autre évrivain, le Roumain Panaït Istrati. Celui-ci, vilipendé par ses anciens amis politiques dont il s'était séparé, a préfacé ainsi un de ses derniers livres : « Vaincus sont tous les hommes qui se trouvent, au déclin de leur vie, en désaccord sentimental avec leurs semblables. Je suis un de ces vaincus ».

Nous ne saurons jamais quels auraient été les derniers enseignements, les ultimes conseils du pilote qui planait au-dessus de nous, non seulement dans la carlingue de son appareil, mais également par ses idées, par tout ce qu'il nous a donné, par tout ce qu'il aurait pu nous apprendre encore et que nous ne connaîtrons pas (5).

---

(5) Je reviendrai, sans doute, sur les derniers messages que nous a laissés cet homme simple et complet.

L'HOMME DEVANT LA MÉDECINE (1)

La science a asservi les esprits au point que l'obéissance exclusive à ses préceptes devient, en notre siècle, la pire et la plus insupportable des servitudes. Elle s'est emparée de l'homme comme d'une proie. Mais elle n'a pu entièrement l'assimiler ni l'englober dans tous ses aspects. Le corps humain est ainsi conçu qu'aucune règle immuable n'asservit ses cellules ou son cerveau. Aussi est-on amené, pour découvrir le meilleur moyen de le connaître et de le guérir, à quitter les abstractions de la méthode pour un terrain plus mouvant mais plus réel. Ce que l'anatomie, la physique, la chimie ou la physiologie nous refusent, demandons-le aux sentiments, à la morale, à la croyance ou à la foi.

⁂

Il faut savoir être modeste car la science, quand elle a été appliquée à la connaissance de l'homme, nous a peu récompensés de nos efforts. Le laboratoire, le microscope, n'ont pu déceler que quelques aspects de sa personnalité organique. Les coupes de cerveau n'ont pas révélé la pensée, les coupes d'embryon sont restées muettes sur l'essentiel. Des limites ont été imposées, par la nature, aux investigations humaines. Mais la médecine n'a pas à attendre que le problème de l'esprit, de l'âme ou de l'énergie vitale ait été résolu. Elle doit tenir compte des éléments, même spirituels, imponderables et inconnaissables, susceptibles de guérir l'individu.

Quelques réactions de la matière vivante, certaines guérisons, sont des exemples quotidiens des énergies de l'âme, des irradiations de la pensée, des retentissements du principe spirituel sur l'activité des organes. L'instinct, les tendances, le caractère, le sentiment du plaisir et de la douleur, l'imagination, tout notre univers mental intervient au même titre que nos fautes alimentaires, le milieu, nos imprudences, notre hérédité, dans le déterminisme des maladies.

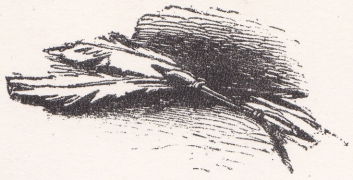
Dr ARRII-BLACHETTE

---

(1) Plon, édit.

Photo Geka

PENSÉES D'IL Y A 100 AN



Au temps des culottes courtes, certains hommes, cagneux ou rachitiques, imaginèrent un jour qu'il serait très important pour eux de trouver un moyen de cacher leurs jambes.

Mais les cacher, tandis que les hommes bien faits continueraient à montrer les leurs, cela ne les eût avancés à rien. Sous prétexte de **mode,** ils amenèrent tout le monde à quitter la culotte pour le pantalon.

Les premières femmes qui portèrent des corsets étaient nécessairement des femmes déjetées, contrefaites ou minées par le temps. Cela remettait certaines choses à leur place, et en suppléait quelques autres.

Mais le fin fut d'amener à mettre ces cilices les femmes qui n'en avaient pas besoin, et de déclarer **inconvenantes** les tentatives de celles qui refusent de s'y soumettre, et qui, au bout de quelque temps, ne peuvent plus en réalité les quitter.

Alphonse Karr

*

Nous quittâmes ces beaux indiens, tout émus et attristés; car, en reprenant le voyage de la vie à travers la civilisation moderne, nous vîmes dans la rue des misérables qui n'avaient plus la force de vivre, des élégants avec des habits d'une hideuse laideur, des figures maniérées, grimaçantes, les unes hébétées par l'amour d'elles-mêmes, les autres ravagées par l'horreur de la destinée. Nous rentrâmes dans nos appartements si bons et si chauds où nous attendaient la goutte, les rhumatismes et toutes ces infirmités de la vieillesse que le sauvage nu brave et ignore sous sa tente si mal close; et ce mot naïvement profond que m'avait dit l'orateur indien me revint à la mémoire : **« Ils nous promettent la richesse, et ils ont chez eux des hommes qui meurent de faim ! ».**

George Sand

*

Les ruines de l'Eglise et de la Noblesse, celle de la Féodalité du Moyen Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis; mais celle de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtre, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences capricieuses à bon marché, ne donnera rien, pas même de la poussière.

Balzac

*

La femme du monde, c'est-à-dire la femme qui fait à merveille les honneurs de son salon, de sa fortune, de son esprit, de sa bonne grâce et de son cœur, n'a rien de commun avec l'homme du monde.

La femme du monde qui est à la femme ce qu'est à l'homme l'homme du monde, c'est, j'en suis fâché pour elle, c'est la femme dont la beauté est devenue si b publique, qu'elle est réputée **une femme à la mod**

La **femme du monde,** tu peux l'aimer, lecteur, ce que tu es, c'est-à-dire le bon et simple, et spirituel garçon que j'imagine. Mais la femm mode, qui oserait l'aimer ? — si ce n'est le p le plus fat et le plus vide parmi tous ces beaux Paris abonde, lesquels se piquent d'être des ho monde dans ce que ce mot pourrait avoir de b flatteur, parce qu'ils passent leurs journées dans u leurs soirées **dans ce monde** dont nous venons d et leurs nuits on ne sait où !

P. J

*

Vous êtes jaloux; vous êtes furieux; le soup déchire, la défiance est en vous, et vous criez : l'amour !

Non, ce n'est pas de l'amour. L'amour ne l'amour se tait, son silence se comprend et s'ent un chant intérieur que rien n'interrompt et qui ne L'amour c'est la certitude, c'est la foi; et la jalou l'incrédulité et la haine, une haine qui attend, la haines; vous voyez bien que vous n'aimez pas. Il aussi petit que l'est l'homme pour qu'il nous soit d'avoir associé la haine et l'amour.

P. J

*

Les hommes perdent bien du temps, quand éveillés.

*

La véritable science consiste à oublier ce que l'o savoir, et la véritable sagesse à ne pas s'en sou

*

On a remarqué que, de tous les animaux, l les mouches et les femmes sont ceux qui perdaien de temps à leur toilette.

*

La parole est une sotte traduction.

*

Quand on a cessé de vivre en premier dans d'un autre, on est très réellement mort. Il n'y man que la façon.

Charles N

PENSÉES D'IL Y A 100 ANS

u temps des culottes courtes, certains hommes, cagneux chitiques, imaginèrent un jour qu'il serait très important eux de trouver un moyen de cacher leurs jambes.

ais les cacher, tandis que les hommes bien faits continient à montrer les leurs, cela ne les eût avancés à rien. prétexte de **mode,** ils amenèrent tout le monde à quitter lotte pour le pantalon.

s premières femmes qui portèrent des corsets étaient sairement des femmes déjetées, contrefaites ou minées e temps. Cela remettait certaines choses à leur place, suppléait quelques autres.

ais le fin fut d'amener à mettre ces cilices les femmes 'en avaient pas besoin, et de déclarer **inconvenantes** ntatives de celles qui refusent de s'y soumettre, et qui, out de quelque temps, ne peuvent plus en réalité les r.

Alphonse Karr

*

us quittâmes ces beaux indiens, tout émus et attristés; n reprenant le voyage de la vie à travers la civilisation me, nous vîmes dans la rue des misérables qui ient plus la force de vivre, des élégants avec des habits hideuse laideur, des figures maniérées, grimaçantes, es hébétées par l'amour d'elles-mêmes, les autres ravapar l'horreur de la destinée. Nous rentrâmes dans nos tements si bons et si chauds où nous attendaient la , les rhumatismes et toutes ces infirmités de la vieillesse e sauvage nu brave et ignore sous sa tente si mal et ce mot naïvement profond que m'avait dit l'orateur me revint à la mémoire : **« Ils nous promettent la se, et ils ont chez eux des hommes qui meurent de ».**

George Sand

*

s ruines de l'Eglise et de la Noblesse, celle de la lité du Moyen Age, sont sublimes et frappent aujourd'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis; mais de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-, de plâtre, de coloriages. Cette immense fabrique de s choses, d'efflorescences capricieuses à bon marché, nnera rien, pas même de la poussière.

Balzac

*

femme du monde, c'est-à-dire la femme qui fait à ille les honneurs de son salon, de sa fortune, de son de sa bonne grâce et de son cœur, n'a rien de un avec l'homme du monde.

femme du monde qui est à la femme ce qu'est à me l'homme du monde, c'est, j'en suis fâché pour elle, c'est la femme dont la beauté est devenue si banale, si publique, qu'elle est réputée **une femme à la mode.**

La **femme du monde,** tu peux l'aimer, lecteur, en restant ce que tu es, c'est-à-dire le bon et simple, et peut-être spirituel garçon que j'imagine. Mais la femme à la mode, qui oserait l'aimer ? — si ce n'est le plus vain, le plus fat et le plus vide parmi tous ces beaux fils dont Paris abonde, lesquels se piquent d'être des hommes du monde dans ce que ce mot pourrait avoir de bon et de flatteur, parce qu'ils passent leurs journées dans une écurie, leurs soirées **dans ce monde** dont nous venons de parler, et leurs nuits on ne sait où !

P. J. Stahl

*

Vous êtes jaloux; vous êtes furieux; le soupçon vous déchire, la défiance est en vous, et vous criez : C'est de l'amour !

Non, ce n'est pas de l'amour. L'amour ne crie pas, l'amour se tait, son silence se comprend et s'entend, c'est un chant intérieur que rien n'interrompt et qui ne finit pas. L'amour c'est la certitude, c'est la foi; et la jalousie, c'est l'incrédulité et la haine, une haine qui attend, la pire des haines; vous voyez bien que vous n'aimez pas. Il faut être aussi petit que l'est l'homme pour qu'il nous soit pardonné d'avoir associé la haine et l'amour.

P. J. Stahl

*

Les hommes perdent bien du temps, quand ils sont éveillés.

*

La véritable science consiste à oublier ce que l'on croyait savoir, et la véritable sagesse à ne pas s'en soucier.

*

On a remarqué que, de tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdaient le plus de temps à leur toilette.

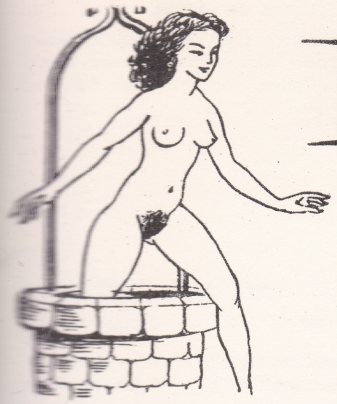
*

La parole est une sotte traduction.

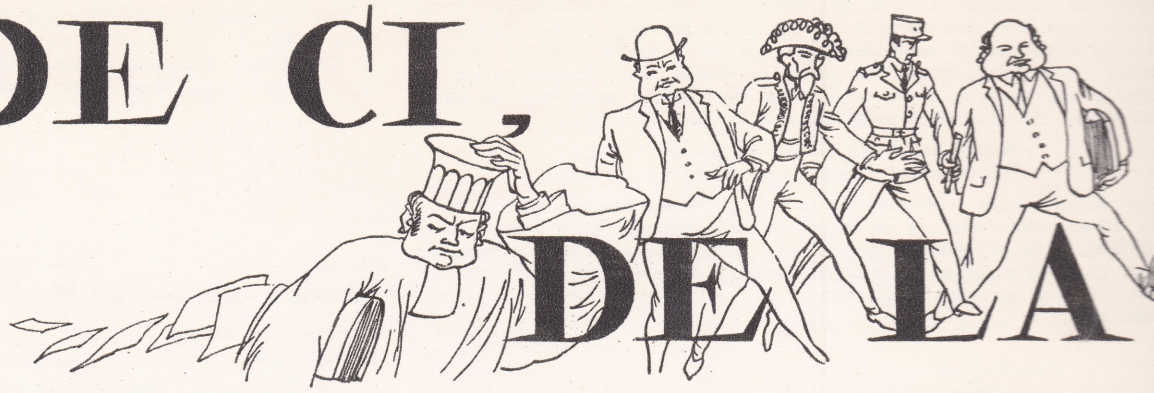
*

Quand on a cessé de vivre en premier dans le cœur d'un autre, on est très réellement mort. Il n'y manque plus que la façon.

Charles Nodier



DE CI, DE LA



par JAN LE CŒUR

De sérieuses raisons d'espérer.

PRESTIGE de la France.
Un tableau des réalisations nationales :

Voici une belle série de records qui en disent bien plus long que la calomnie dont certains nous accablent :

Les Français ont construit ces dernières années :

— Le plus long quai du monde d'un seul alignement (Le Havre).
— Le plus grand hangar du monde (Orly).
— Le plus long pipe-line d'Europe (Le Havre-Paris).
— Le plus haut téléphérique du monde (Aiguille du Midi).
— Le plus grand barrage d'Afrique (Bin-el-Ouidane).
— Les locomotives les plus rapides du monde.
— Le plus long viaduc en acier soudé d'Europe (Pont de l'Arche).
— La plus grande dalle en ciment armé du monde : 7 hectares (barrage d'Isli-Ernda).
— La route la plus haute d'Europe (Tignes).
— La pompe à incendie la plus puissante du monde.
— L'un des postes de triage les plus modernes du monde (Gevrey-Chambertin).
— Les avions les plus cotés du monde (Mystère) : dont l'éloge fut fait par un organe étranger (« Le Journal de Genève » du 27 juin).

Peut-on de bonne foi parler de nation déchue après un tel palmarès ? Et qui ignore la multitude de savants, de techniciens et de spécialistes français qui travaillent hors de France et les brevets français achetés par l'étranger, sans parler de ceux qu'il s'est appropriés ?

Un grand progrès économique, sanitaire et démographique :

Notre relèvement matériel va de pair avec une amélioration des conditions de vie et de l'état sanitaire et démographique du pays.

Le revenu national, de l'aveu même de la Commission des Comptes de la Nation, présidée par P. M.-F., a augmenté de 16 % en trois ans. Et ce résultat est d'autant plus beau qu'il a pu s'accomplir malgré la fiscalité excessive qui étouffe nos entreprises privées.

La durée moyenne de la vie du Français est passée de 60 à 68 ans depuis 1939.

Notre excédent de naissances sur les décès est l'un des plus forts du monde : nous détenons la première place avec la Norvège.

La délinquence juvénile est en baisse, alors qu'elle progresse dans les pays anglo-saxons.

La mortalité générale est en régression de 22 % et la mortalité infantile de 44 % depuis 1939. Ce sont là des indices qui ne trompent pas, et il suffit de lire le « Journal Officiel » pour les connaître. Hélas, notre grande presse ne leur donne pas tous le développement qu'ils méritent.

Il est souhaitable que l'opinion française y puise des raisons de persévérer et de continuer dans cette voie de redressement.

Le Français a toujours tiré ses ressources dans le fonds même de son génie et de sa fécondité et on peut affirmer fièrement que nos générations nouvelles sont dignes de leurs aînées.

Il faut que notre presse libre en prenne conscience, qu'elle clame haut et fort : Non la France n'est pas une nation déchue. C'est un pays qui se relève.

Et que cesse cette calomnie, en même temps que soient réduits au silence ces Français qui s'en font les colporteurs, alors qu'ils devraient songer aux responsabilités qu'ils encourent dans la mesure où les postes qu'ils occupent ou qu'ils ont occupés, leur font un devoir de travailler pour le Bien Général.

(Extrait de « La Lettre Pharmaceutique », janv. 56.)

Déférence !

VIVRE n'a pas d'opinion politique. Nous aimons ce qui est naturel, logique, sensé et net. Tout ce qui permet dans le domaine individuel et social de vivre harmonieusement. Aussi, signalons-nous tout ce qui nous semble être des anomalies, ce, dans tous les domaines. Or, nous lisons que de nombreuses personnalités de la République ont été reçues chez le comte de Paris. « Samedi dernier, le comte de Paris recevait, à l'occasion de ses noces d'argent, de nombreuses personnalités de la République en sa propriété de Louveciennes ».

En effet, plus de cent voitures étaient canalisées par le service d'ordre entre 17 h. 30 et 21 heures. On pouvait remarquer entre autres le maréchal Juin, Mme Edgar Faure, M. Monnerville, le général Billotte, M. Barrachin, M. le président du Conseil municipal de Paris, de nombreux parlementaires et Mgr Michon, évêque de Chartres.

La République serait-elle amoureuse de Mgr le comte de Paris ?

Amours !

LES grands journaux nous ont longuement, avec un grand luxe de détails, entretenu des amours de la princesse d'Angleterre Margaret. Maintenant il s'agit du mariage du prince Rainier, de Monaco. Le drame qui se passe en Algérie, où de jeunes Français se font tuer passe presque au second plan de l'actualité.

Cela est aussi une anomalie.

Cet état d'esprit explique l'indifférence des pouvoirs publics, et du public, à l'égard de doctrines dispensatrices de santé physique et mentale aussi bien que des ravages de l'alcoolisme.

Dommage, pour notre race, pour sa santé, son bonheur et son équilibre pour, par conséquent, la prospérité et la grandeur de la France, que les quotidiens, que les hebdomadaires aux multiples illustrations, ne consacrent pas autant de colonnes à l'hygiène intégrale, qu'il ne faut pas confondre avec les sports spectaculaires, et à la lutte contre les préjugés qui tuent.

Impressions nudistes.

ELEVEE à l'abri des préjugés, je n'ai pourtant commencé à pratiquer le nudisme qu'à l'âge de 15 ans. Je connaissais VIVRE et M. de Monged depuis quelque temps et j'avais une grande admiration pour l'œuvre et la campagne qu'il avait si courageusement entreprises. Pourtant, ma première réalisation fut beaucoup plus un acte d'obéissance à la volonté paternelle qu'un désir librement exprimé. La nudité m'intéressait, non pas tant en elle-même, parce que, à un âge où on est souvent quelque peu anarchiste, elle représentait pour moi un des moyens de lutte contre la société, la morale bourgeoise et tous les absurdes préjugés. Elle m'intéresse maintenant encore pour cette raison et aussi pour des raisons de santé et d'esthétique.

La première fois que j'ai pratiqué le nudisme, je dois l'avouer maintenant, j'avais horriblement peur, mais instruite par les récits de Louis-Charles Royer, de Salardenne relatant de nombreuses expériences nudistes, j'avais encore bien plus peur de paraître ridicule en refusant de me déshabiller. Sur les stades, je fus heureusement — car je ne savais que faire de mes mains — entraînée dans une partie de ballon. Cinq minutes après, je trouvais ma tenue toute naturelle, et je me souviens avoir écrit ce même soir sur le livre d'or du **Manoir Jan,** sous les vers de papa :

« Beauté, soleil, air pur et gai savoir
« Tels sont les Dieux qu'on adore au Manoir. »

cette simple phrase : « Ma première journée au **Manoir Jan,** journée exquise ! » Un grand amour était né ce jour-là en moi, l'amour de la Nature, celle qu'Henri Nadel si justement nomme « La consolatrice », la nature qu'on ne peut vraiment aimer si on n'a pas connu le plaisir d'offrir son corps nu aux caresses du soleil, à la morsure du vent, le plaisir de se rouler nu dans l'herbe...

(Biblis Duhamel.)

Mots d'Enfants.

A la plage, au bout du Prado, à Marseille, trône le magnifique David de Michel Ange. Un promeneur montrant à sa fillette la statue lui demande : « Tu sais ce que c'est que cette statue ? » L'enfant regarde et répond avec assurance : « Oui, c'est un garçon ».

Aux environs de Nîmes, un petit garçon catholique et une petite fille protestante ayant respectivement 8 et 10 ans, venus de hameaux voisins, pataugent au bord d'un lac, tant et si bien qu'ils trempent leurs vêtements. « Nous ne pouvons rentrer ainsi chez nos parents tout mouillés. Ils nous gronderaient » se disent-ils. Aussi, décident-ils de mettre leurs habits à sécher sur des genêts. Lorsqu'ils furent nus, le petit garçon intrigué, tourne autour de la fillette et finit par s'exclamer : « Je n'aurais jamais cru qu'il y ait tant de différence entre catholiques et protestants ! ».

Opinion sur l'Amour.

HENRI Frère dans « Conversation avec Maillol » (Figaro Littéraire du 14 avril) raconte :

« Il me conta une visite de Paul Valéry à Marly. Ils s'entretenaient de l'illustration des livres, et Maillol montra à son visiteur ses gravures de l'« Art d'Aimer », de Daphnis et Chloe, des « Chansons pour Elle », où les scènes amoureuses sont tracées avec une tranquille audace. Paul Valéry, offusqué de cette liberté, lui dit :

— Comment, monsieur Maillol ? Vous dessinez ces choses-là ? Vous que je croyais un homme grave...

— Mais l'amour est une chose grave.

Il riait au souvenir de l'étonnement de Valéry :

Matisse, ajouta-t-il, pense tout à fait comme moi. Il me disait : « Je ne rigole pas, moi, quand je fais l'amour ».

Folles Pensées d'un Fol.

LE livre de pensées de notre directeur, ne sortira pas avant deux mois. M. Kienné de Mongeot a décidé de faire illustrer cet ouvrage par René Garcia qui, en s'inspirant du texte, pourra donner libre cours à son talent puissant, l'auteur lui laissant toute latitude pour exprimer par le dessin ses pensées les plus audacieuses et les plus... folles. Le jeune maître excelle dans un genre tout particulièrement désigné pour illustrer ce texte virulent, préfacé par l'illustre feuilletoniste et écrivain Jean de La Hire.

Cet ouvrage du format in-16 jésus, imprimé sur beau papier, contiendra : 7 illustrations en pleine page, 7 bandeaux et culs de lampe.

Les ouvrages de notre directeur étant toujours plus ou moins interdits à la vente et celui-ci entendant ne pas faire abnégation de ses idées, en l'occurrence d'aucune de ses pensées, « Folles Pensées d'un Fol » ne sera tiré qu'à 2.000 exemplaires, numérotés de 1 à 2.000.

Journal intime d'un Modèle (1).

LES Editions Vitiano peuvent fournir aux lecteurs de « Vivre » : « Priscilla » du talentueux artiste F. Fabiano. « Qui reconnaîtra l'héroïne de ces audacieuses confidences ? Petit modèle devenue une des reines de l'écran ! » porte la bande de cette ouvrage illustré de ravissantes lettrines dessinées, bien entendu, par l'auteur.

Le Club du Faubourg.

NOUS ne saurions trop conseiller à nos lecteurs de se tenir au courant des débats si intéressants et captivants organisés régulièrement par Léo Poldès, président du Club du Faubourg qui est dans sa 39e année de succès. (Bulletin hebdomadaire contre 10 francs. Ecrire au Club du Faubourg, 155, boulevard Pereire, Paris-17e.)

Les personnalités les plus marquantes et les plus célèbres prennent la parole à cette tribune mondialement connue.

Notre directeur vient d'y faire deux conférences au sujet de « La Nudité belle et vraie (Nudité, Erotisme et Chasteté) tome IV qui a la même faveur du public que les tomes précédents dont deux sont complètement épuisés.

Poursuivant son inlassable propagande M. Kienné de Mongeot a fait le 27 avril une conférence à Saint-Germain-en-Laye devant un auditoire très nombreux et attentif sur : « La Vérité sur le Nudisme ».

Une République de Ponctionnaires (2).

PAUL REBOUX, l'éminent écrivain au talent si captivant, courageusement met toujours sa plume au service des causes justes et bonnes. C'est ainsi qu'il y a quelques années il s'éleva contre l'interdiction qui pèse toujours sur la vente de notre revue.

Le samedi 21 avril, il dit au Club du Faubourg pourquoi il a écrit « Une République de Ponctionnaires ». En un français d'une pureté enchanteresse, il exposa avec un humour délicat la situation des fonctionnaires (des inutiles, bien entendu) qui encombrent notre IVe République.

« Une République de Ponctionnaires » est rempli de vérités qu'il faut connaître et que l'on a le devoir de faire connaître.

L'auteur termine ainsi la première partie de son livre :

« Avoir un logement propre, des vivres sains, des vêtements, des transports, des plaisirs à bon marché, une retraite décente assurée, voilà ce qu'il faut au peuple.

« C'est cela que ses vrais amis lui doivent. Et de ce peuple, heureux et détendu, sortiront quelques hommes qui, sans tolérer qu'on les paralyse par des chicanes et des absurdités, prendront en main sa destinée et son honneur. »

---

(1) En vente à VIVRE. Prix : 600 fr. Fco recom. : 55 fr. Etranger : 81 fr.

(2) Editions Métal. Prix : 340 fr.

Parmi les Livres

« ECRIT SUR MES GENOUX »

par Claude Allègre (Julliard, éditeur)

Voilà un livre plaisant, et agréable à lire, est-ce parce qu'il est aimablement amoral ? Il ne s'agit pas de l'œuvre — ou supposée telle — d'une de ces filles à peine pubères, à la mode aujourd'hui, et qui, sans plus tarder, offrent au public le récit d'amours plus ou moins authentiques, de confessions plus ou moins osées, ou véridiques.

Non, l'œuvre de M. Claude Allègre est plus simple et plus saine. Histoire d'une jeune fille, belle, et qui le sait, qu'un homme sort de son bourg savoyard pour en faire sa maîtresse et qu'il laisse ensuite, à Paris, dotée d'un appartement et munie d'un assez copieux viatique.

Seule, la jeune femme s'ennuie, ébauche quelques relations, se lie avec le directeur d'une troupe de jeunes comédiens amateurs, dont elle partage bientôt la vie, les vicissitudes, les espoirs et le succès.

Bien entendu, elle est devenue la maîtresse de ce directeur, simple passade au début qui s'affermit en liaison, avec les piments habituels : disputes, mensonges, brouilles, réconciliations. Quelques orages, une brève séparation achèvent d'éclairer les deux amants sur leurs véritables sentiments et qui semblent devoir durer.

⁂

Histoire peu compliquée et contée de façon charmante. Ainsi, l'héroïne, celle qui écrit le journal « sur ses genoux », s'exprime comme suit lorsqu'elle assiste à l'éclosion de sa propre beauté, la muant de fillette en jeune fille : « De l'hiver qui suivit, j'ai gardé peu de souvenirs. Je vivais dans une sorte d'engourdissement comme si j'avais couvé une maladie. En réalité c'est ma beauté que je couvais, elle éclata au printemps. Quelle chose mystérieuse ! Les lignes s'allongent et se courbent, on engraisse juste assez pour taquiner le désir de l'homme, la poitrine s'affirme sans perdre sa légèreté, les cheveux se disposent en ondes souples, on grandit en restant harmonieuse. »

Et ces lignes encore montrant que chez nombre de couples rapprochés par le seul désir, par l'appel de la chair, tout le reste est étranger :

« Un homme et une femme dans le noir... nos deux corps à quelques centimètres l'un de l'autre et pourtant séparés. Chacun de nous portant dans sa tête le monde différent de ses pensées. Nous n'avons jamais eu une vraie conversation. Nous sommes amants, mais nous ne nous connaissons pas. Peut-être que si nous nous disions tout, en y passant la nuit s'il le fallait, les choses changeraient et nous nous trouverions rapprochés ?... Au lieu de cela, il est, près de moi, plus seul que s'il était seul. Quelle tristesse ! Et moi qui pleure comme une imbécile ! »

C'est bien conté, avec souvent des notations justes. Voilà un bouquin que j'ai lu avec un véritable plaisir, qui m'a enchanté et j'ai regretté qu'il finisse si vite.

« TRAINS EN DETRESSE »

par Etienne Cattin (Julliard, édit., 1 vol. 500 fr.)

Histoire d'un centre ferroviaire durant l'occupation, ce récit relate les difficultés et les dangers, les risques de toute sorte qui étaient alors le lot des cheminots. Lesquels, lorsqu'ils prenaient le départ à bord d'une locomotive devaient diriger une machine usée, vieillie et à qui les réparations nécessaires ne pouvaient pas toujours être faites. Et puis, il y avait les risques du parcours inhérents à l'époque : rails déboulonnés, ouvrages détruits, bombardements aériens. De sorte que chaque voyage pouvait être le dernier... Et si l'on revient, il faut repartir encore, tenter de respecter l'horaire. Cette vie mouvementée et hasardeuse pour tous, mystérieuse pour certains, est contée avec un égal talent. De même les portraits du chef de ces hommes, de quelques allemands envoyés à ce dépôt, en surveillants, sont croqués avec humour.

⁂

Et là, comme dans « Ceux du Rail », l'auteur souligne que les dirigeants des cheminots savent faire plus que leur devoir, risquant des dangers qu'ils pourraient éviter, uniquement pour rester avec leurs hommes, peiner avec eux, soulager leur solitude. Une grande leçon morale et sociale, à la fois, se dégage de certaines pages de l'œuvre de M. Cattin qui montre aussi, à merveille, comment cette délicate organisation qu'est le chemin de fer, fonctionne si bien.

J'ai toujours regretté que le travail humain, qui a tellement évolué au cours des siècles ait trouvé si peu d'historiens. Et la liste serait bien courte à dresser des écrivains s'étant penchés sur la peine des hommes, aussi vieille que le monde.

Parmi ceux-là, M. Cattin est en train de s'assurer une place importante. Grâce à lui, nous comprenons mieux la vie de ces hommes à la face noircie de charbon. Et cela permettra aux lecteurs de cet ingénieur de voir d'un œil plus intéressé, moins indifférent le tandem qui debout sur la machine regarde défiler le flot des voyageurs qu'il vient d'amener à bon port.

●

« LES DEVORANTS »

par Etienne Cattin (Julliard, éditeur)

C'est avec plaisir que je rends compte du nouveau livre de M. Cattin. D'abord parce qu'il y montre le même talent que dans « Trains en détresse » et que dans « Ceux du Rail ». Et je continue à penser qu'on n'écrira jamais trop sur les métiers manuels, dont certains sont frappés d'un discrédit stupide et pouvant être gros de conséquences sociales.

« Les Dévorants », ce sont les trains de grandes lignes, tirés, hier encore, par des locomotives à charbon, les « Mountain ».

Mais un drame se précise. L'une de ces magnifiques machines va fi
cédant la place à des
le tandem mécanicien-ch
avec la machine, ne p
celle-ci.

Drame dépassant, pou
cade habituelle d'incide
dépôt, comme dans « C

Drame que le progrès
et qui bouleverse un
page de la vie que l'on
plus, alors que l'on croy
ciation hommes-machine

Il y a dans le livre
gnant l'attachement de
« loco », son chagrin in
toujours, qui m'ont rapp
quand Zola décrit l'am
machine qu'il pilote en
inversement.

Et M. Cattin raconte
voyage d'adieu prenant
car les gestes que l'on
a fait tant de fois, ne se
pense le mécanicien plu
par cette sorte de mort

C'est le retour, l'ultim
ment où à fin de cour
rête contre le quai d'un
avoir traversé, à 110 k
de régions familières,
bliait tout. Alors rien n
que les signaux, le tr
le gaz, la vote avec les
pelait, l'heure avec l
perdues.»

Il faut féliciter doub
trilogie, consacrée au
ment. Car il faut tou
s'augmente la bibliothè
des gestes du travail q
que nous n'apprécions
que cela est conté avec
l'on s'attache à ces ch
sonnages d'un roman.

Mais l'existence de t
pas un roman ? Et si,
trification se solde par
le personnel, ce chang
habitudes ancrées, b
l'emplissant de préoccu
ments. Et cela valait

« LE D
DE LA DERN

par Paul Rassinier (Edi
Amberville-su

Rassinier, dont j'ai
de « Vivre d'abord »,
activité et d'un coura
fautes et stupidités d
le livre ci-dessus, il re

Parmi les Livres

« ECRIT SUR MES GENOUX »

par Claude Allègre (Julliard, éditeur)

Voilà un livre plaisant, et agréable à lire, même jeune qu'il est aimablement amoral ? Il ne vaut pas de l'œuvre — ou supposée telle — d'une de ces filles à peine pubères, à la mode saint-germanoise, et qui, sans plus tarder, offrent au public le récit d'amours plus ou moins authentiques, de confessions plus ou moins osées, ou romanesques.

Ici, l'œuvre de M. Claude Allègre est plus simple et plus saine. Histoire d'une jeune fille, belle, et qui le sait, qu'un homme sort de son milieu provincial pour en faire sa maîtresse et qu'il installe, à Paris, dotée d'un appartement et munie d'un assez copieux viatique.

Seule, la jeune femme s'ennuie, ébauche quelques relations, se lie avec le directeur d'une troupe de jeunes comédiens amateurs, dont elle partage bientôt la vie, les vicissitudes, les espoirs et les succès.

Bien entendu, elle est devenue la maîtresse de son directeur, simple passade au début qui s'éternise en liaison, avec les piments habituels : disputes, mensonges, brouilles, réconciliations. Quelques temps, une brève séparation achèvent d'unir les deux amants sur leurs véritables sentiments et qui semblent devoir durer.

⁂

Histoire peu compliquée et contée de façon charmante. Ainsi, l'héroïne, celle qui écrit le roman « sur ses genoux », s'exprime comme tout naturellement elle assiste à l'éclosion de sa propre personnalité. Un mauvais de fillette en jeune fille : « De l'hiver qui suivit, j'ai gardé peu de souvenirs. Je vivais dans une sorte d'engourdissement comme si j'avais couvé une maladie. En réalité c'était ma beauté que je couvais, elle éclata au printemps. Quelle chose mystérieuse ! Les lignes s'allongent et se courbent, on engraisse juste assez pour traduire le désir de l'homme, la démarche s'affirme sans perdre sa légèreté, les cheveux se disposent en ondes souples, on grandit et devient harmonieuse. »

Et ces lignes encore montrant que chez deux couples rapprochés par le seul désir, par l'appel de la chair, tout le reste est étranger.

« Un homme et une femme dans le noir... nos deux corps à quelques centimètres l'un de l'autre et pourtant séparés. Chacun de nous portant dans sa tête le monde différent de ses pensées. Nous n'avons jamais eu une vraie conversation. Nous sommes amants, mais nous ne nous connaissons pas. Peut-être que si nous nous disions tout, entièrement la nuit s'il le fallait, les choses changeraient et nous nous trouverions rapprochés ?... Moi, loin de cela, il est, près de moi, plus seul que s'il était seul. Quelle tristesse ! Et moi qui pleure comme une imbécile ! »

C'est bien conté, avec souvent des notations justes. Voilà un bouquin que j'ai lu avec un véritable plaisir, qui m'a enchanté et j'ai regretté qu'il finisse si vite.

« TRAINS EN DETRESSE »

par Etienne Cattin (Julliard, édit., 1 vol. 500 fr.)

Histoire d'un centre ferroviaire durant l'occupation, ce récit relate les difficultés et les dangers, les risques de toute sorte qui étaient alors le lot des cheminots. Lesquels, lorsqu'ils prenaient le départ à bord d'une locomotive devaient diriger une machine usée, vieillie et à qui les réparations nécessaires ne pouvaient pas toujours être faites. Et puis, il y avait les risques du parcours inhérents à l'époque : rails déboulonnés, ouvrages détruits, bombardements aériens. De sorte que chaque voyage pouvait être le dernier... Et si l'on revient, il faut repartir encore, tenter de respecter l'horaire. Cette vie mouvementée et hasardeuse pour tous, mystérieuse pour certains, est contée avec un égal talent. De même les portraits du chef de ces hommes, de quelques allemands envoyés à ce dépôt, en surveillants, sont croqués avec humour.

⁂

Et là, comme dans « Ceux du Rail », l'auteur souligne que les dirigeants des cheminots savent faire plus que leur devoir, risquant des dangers qu'ils pourraient éviter, uniquement pour rester avec leurs hommes, peiner avec eux, soulager leur solitude. Une grande leçon morale et sociale, à la fois, se dégage de certaines pages de l'œuvre de M. Cattin qui montre aussi, à merveille, comment cette délicate organisation qu'est le chemin de fer, fonctionne si bien.

J'ai toujours regretté que le travail humain, qui a tellement évolué au cours des siècles ait trouvé si peu d'historiens. Et la liste serait bien courte à dresser des écrivains s'étant penchés sur la peine des hommes, aussi vieille que le monde.

Parmi ceux-là, M. Cattin est en train de s'assurer une place importante. Grâce à lui, nous comprenons mieux la vie de ces hommes à la face noircie de charbon. Et cela permettra aux lecteurs de cet ingénieur de voir d'un œil plus intéressé, moins indifférent le tandem qui debout sur la machine regarde défiler le flot des voyageurs qu'il vient d'amener à bon port.

●

« LES DEVORANTS »

par Etienne Cattin (Julliard, éditeur)

C'est avec plaisir que je rends compte du nouveau livre de M. Cattin. D'abord parce qu'il y montre le même talent que dans « Trains en détresse » et que dans « Ceux du Rail ». Et je continue à penser qu'on n'écrira jamais trop sur les métiers manuels, dont certains sont frappés d'un discrédit stupide et pouvant être gros de conséquences sociales.

« Les Dévorants », ce sont les trains de grandes lignes, tirés, hier encore, par des locomotives à charbon, les « Mountain ».

Mais un drame se précise. L'une de ces magnifiques machines va faire son dernier voyage, cédant la place à des motrices électriques. Et le tandem mécanicien-chauffeur, qui faisait corps avec la machine, ne peut croire à la fin de celle-ci.

Drame dépassant, pour les intéressés, la cascade habituelle d'incidents émaillant la vie d'un dépôt, comme dans « Ceux du Rail ».

Drame que le progrès impose inexorablement et qui bouleverse un mécanicien. Drame, cette page de la vie que l'on tourne, qui ne reviendra plus, alors que l'on croyait bien que cette association hommes-machine ne serait jamais rompue.

Il y a dans le livre quelques pages, dépeignant l'attachement de ce mécanicien à sa « loco », son chagrin intense de la quitter pour toujours, qui m'ont rappelé « la Bête Humaine », quand Zola décrit l'amour de Lantier, pour la machine qu'il pilote entre Paris et le Havre et inversement.

⁂

Et M. Cattin raconte le dernier voyage, le voyage d'adieu prenant une sorte de solennité, car les gestes que l'on va accomplir, que l'on a fait tant de fois, ne se reproduiront plus. Ainsi pense le mécanicien plus sensible et plus touché par cette sorte de mort que son chauffeur.

C'est le retour, l'ultime pilotage jusqu'au moment où à fin de course, la « Mountain » s'arrête contre le quai d'une gare parisienne, après avoir traversé, à 110 kilomètres à l'heure, tant de régions familières, où le mécanicien « oubliait tout. Alors rien ne comptait plus pour lui que les signaux, le train, la locomotive, l'eau, le gaz, la voie avec les souvenirs qu'elle lui rappelait, l'heure avec les minutes gagnées ou perdues.»

Il faut féliciter doublement l'auteur de cette trilogie, consacrée au rail et à ceux qui l'animent. Car il faut toujours se réjouir quand s'augmente la bibliothèque, si pauvre encore, des gestes du travail que nous connaissons mal, que nous n'apprécions pas assez. Et aussi parce que cela est conté avec verve et émotion et que l'on s'attache à ces cheminots, comme aux personnages d'un roman.

Mais l'existence de tous les humains n'est-elle pas un roman ? Et si, pour le voyageur, l'électrification se solde par un gain de temps, pour le personnel, ce changement capital, rompt des habitudes ancrées, bouleverse l'existence, en l'emplissant de préoccupations, voire de déchirements. Et cela valait bien d'être conté.

●

« LE DISCOURS DE LA DERNIERE CHANCE »

par Paul Rassinier (Edition de la Voie de la Paix, Amberville-sur-Mer [Calvados])

Rassinier, dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de « Vivre d'abord », fait preuve d'une grande activité et d'un courage certain pour dénoncer fautes et stupidités de notre civilisation. Dans le livre ci-dessus, il remue foule d'idées, parais-

sant disparates, sans liens, de prime abord, mais qui pourtant s'enchaînent et dont l'examen montre tout ce qui grince dans l'époque actuelle.

Reprenant la situation politique et économique depuis 1919, l'auteur examine les raisons de l'incertitude dans laquelle nous devons vivre, de la politique médiocre menée depuis nombre d'années et qui a causé le marasme actuel.

Il montre qu'aucun des buts pour lesquels on s'est battu, en 1939, n'a été atteint, ce qui tend à prouver la stupidité des conflits armés. Il passe en revue les grands problèmes se posant actuellement à l'attention des hommes, démontre que le gigantisme de certains plans industriels n'est pas rentable et que des expériences financières réussies dans un pays n'apportent que des résultats décevants dans d'autres. Mais peut-être, faudrait-il, ici, commencer par éviter l'augmentation continuelle des dépenses du budget et équilibrer celui-ci.

⁂

L'auteur indique que le commerce ne paye pas d'impôts, puisqu'il les récupère sur la clientèle. Avec verve, le « lapinisme » est dénoncé, tout comme est dressé un « sottisier de l'économiste distingué ». Distingués, ils prétendent tous l'être. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils nous fassent de meilleures finances ? Notons encore que la productivité fait que le charbon extrait de plus en plus abondamment, par de moins en moins de mineurs, coûte de plus en plus cher. Et que l'Allemagne, n'ayant pas de budget de guerre, vendait moins cher que l'Angleterre. Peut-être est-ce là, avec d'autres, une des causes du réarmement outre Rhin.

Le capitalisme va toujours bon train contrairement aux prédictions de certains prophètes. Le mensonge aussi d'ailleurs, comme je l'ai déjà noté d'après l'ouvrage de H. Dubreuil. Et également la sottise qui se généralise.

Le livre de Rassinier a le grand mérite d'examiner l'histoire de ces quarante dernières années, la vie, tour à tour lourde et angoissante qui nous a été faite et de pousser le lecteur à réfléchir sur le présent et sur l'avenir de notre civilisation, et sur les bilans et confrontations indispensables qu'il est bon de faire de temps à autre.

●

« LE PARLEMENT AUX MAINS DES BANQUES »

par Paul Rassinier (Edit. des « Cahiers Mensuels d'Etudes Sociales », 34, rue des Bergers, Paris (15e). Une forte brochure, 120 francs).

Au moment de la parution de « Candasse ou le 8e péché capital », j'ai présenté l'auteur aux lecteurs de « Vivre d'abord ». Je reviens aujourd'hui sur son cas. Car Rassinier est un récidiviste, sorte de Don Quichotte chargant, non pas les moulins à vent, mais les vices, les préjugés, la sottise et l'ignorance de notre temps. Il faut avouer qu'il y a de quoi faire et que la besogne ne lui manque pas.

Notre évrivain s'en prend aujourd'hui à un des problèmes capitaux de la démocratie et auquel jamais il n'a été apporté de solution. C'est la mainmise de la haute banque sur les destinées françaises par le canal de parlements dociles aux volontés de la « phynance ». En passant, l'auteur établit une juste discrimination entre le pouvoir politique et le pouvoir économique. Il montre le processus suivi depuis la féodalité et qui a permis à la bourgeoisie d'être la bénéficiaire de 1789.

⁂

Au cours de son exposé, Rassinier s'occupe d'hommes politiques appliquant « la règle d'or du parlementarisme qui est de parler en se penchant à gauche pour être élu et d'agir en se penchant à droite pour le rester ». En y ajoutant les ficelles classiques : élargissement du ministère pour piper des voix, prébendes à certains afin d'obtenir de nouveaux soutiens.

Pour Rassinier, ce sont les banques qui, appuyant de leur puissance — et elle est grande — sur le parlement, amènent ces changements d'orientation, subtils ou brutaux.

Et l'auteur énumère ces groupes bancaires, tantôt associés, le plus souvent rivaux. Ce serait l'intervention du porte-parole parlementaire d'un de ces groupes qui aurait fait trébucher un président du Conseil, lequel représentait — nous dit la brochure — un autre groupe aux intérêts opposés.

En passant, Rassinier évoque « la confrérie des diplômés de polytechnique, de l'inspection des finances et des sciences politiques ayant réussi à s'infiltrer partout ».

⁂

Notons aussi que, parmi les chefs de ces puissances bancaires, certains pratiquèrent allègrement le double jeu durant l'occupation.

Qu'ajouter à tout cela ? D'abord, saluer le courage de l'auteur, ne craignant pas de s'attaquer aux puissances faisant et défaisant ministères et gouvernements. Et puis — car tout transpire — faut-il s'étonner si 50 % de Français ne votent pas, n'ayant plus confiance dans ce parlementarisme, tellement réclamé par leurs aînés ?

Faudra-t-il, un jour, éditer un bottin des élus vénaux, afin de faire pendant à l'ouvrage publié il y a trente ou quarante ans et où était dénoncé — avec chiffres à l'appui — que les plus respectables (ou ceux le paraissant) des journaux français touchaient de l'argent du gouvernement russe pour vanter aux gogos les emprunts tsaristes ? Publicité ayant coûté à l'épargne de notre pays, environ 20 milliards de francs-or, avant 1914.

●

TENDANCES DE LA CONSOMMATION

Le Commissariat général du Plan publie les résultats d'une enquête de ses services. 3.000 familles, de maintes localités et de milieux divers, ont été interrogées à ce sujet : Que feriez-vous, si vous gagniez 20 % de plus ?

Encore que les statistiques soient à manier avec précaution, citons quelques chiffres. 50 % des ménages consultés gagneraient moins de 30.000 francs par mois, la plupart des enquêtés se plaignent de manquer d'appareils ménagers, de vêtements (?), de vacances, de distractions. Beaucoup souhaitent être mieux logés ce qui est normal, de même que les demandes d'un meilleur confort par l'eau chaude, la douche, etc., sont nombreuses.

⁂

14 % des familles interrogées économiseraient cette augmentation, 27 % en épargneraient une partie. Cet argent irait à la Caisse d'épargne (les autres modes de placement n'étant pas retenus).

Dans ces 3.000 foyers, peu recourent aux achats à crédit, ce qui paraît surprenant, ce mode de règlement ayant une vogue certaine.

Ce sondage s'il n'apporte pas de certitude, présente néanmoins de l'utilité. Il est bon de savoir ce que pensent et le travailleur et la ménagère et quelles sont leurs aspirations dont tous, à tous les degrés devraient s'inspirer.

Car trop de Français ignorent encore le logement sain, la douche chaude et le minimum de confort rendant l'existence plus douce.

●

« LES COLONIES RUSSES D'EXTREME-ORIENT »

par Walter Kolarz (Fasquelle, édit., 1 vol. 645 fr.)

A l'Est de la Russie d'Europe et dépendant d'elle, s'étendent de vastes territoires allant jusqu'au Pacifique et qui constituaient l'empire colonial des tsars. L'immensité de tous ces pays, celle de l'U.R.S.S., a fait qualifier le tout, de « 6e partie du monde ».

Sait-on qu'il existe en Asie soviétique des Mandchous, des Tounghouses, des Udoges, des Oroïtes, des Aléoutiens et quantité de peuplades, dont les noms ne viennent jamais jusqu'à nos oreilles.

La révolution russe s'est trouvée devant une tâche énorme pour organiser et gouverner ces pays aux races, aux langues, voire aux religions diverses. L'émigration russe vers l'Asie avait été peu importante jusque là, malgré la ligne maritime Odessa-Vladivostock et le Transsibérien. Aussi, en 1926, il n'y avait qu'un million et demi d'Européens établis en Extrême-Orient. Des difficultés entre le pouvoir central de Moscou et les dirigeants communistes de ces territoires asiatiques causèrent la disgrâce de nombre de ces administrateurs. La plus spectaculaire de ces évictions fut celle du maréchal Blucher.

De fait, l'éloignement de la métropole, l'accès sur l'océan Pacifique avaient poussé à une certaine indépendance vis-à-vis de Moscou.

C'est alors que le gouvernement russe poussa à la colonisation, en installant dans les régions fertiles d'important contingents de soldats démobilisés. D'autre part, un mouvement fut créé en vue d'encourager les jeunes filles russes à s'établir dans le territoire d'Extrême-Orient. De la sorte, des familles se créèrent, assurant les colonies d'une population d'origine russe.

⁂

Toute cette politique qui s'étale sur nombre d'années n'alla pas, évidemment, sans heurts. Si les villes doublaient rapidement leur population, la production agricole ne suivit pas, au contraire. Car une baisse de rendement fut signalé çà et là. Il fallut y remédier, le mot d'ordre étant que l'Extrême-Orient soviétique devait suffire à assurer ses propres besoins.

Dans le Nord, les débuts de la collectivisation n'allèrent pas sans quelques dommages. On nota une importante diminution des effectifs de cet animal précieux qu'est le renne, à laquelle il fallut remédier, non sans peine.

Un gros effort a été fait pour l'instruction qui fit reculer l'analphabétisme. Effort un des plus difficiles par la diversité des idiomes et des alphabets.

Dans un autre ordre d'idées, les autorités luttent contre le nomadisme.

Tout cela ne se passa pas sans remous, sans résistances, sans dépositions de dirigeants locaux. Mais l'infiltration de colons russes morcelait les oppositions, tout comme le réveil des nationalismes locaux.

En conclusion, l'auteur indique que par toute cette politique, « l'Asie perd plus sur le terrain spirituel qu'elle ne gagne sur le terrain matériel ».

C'est l'avenir qui répondra. Laissons-le donc se forger peu à peu, sans intervenir pour ou contre l'opinion émise par M. Kolarz à la fin de son étude.